

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

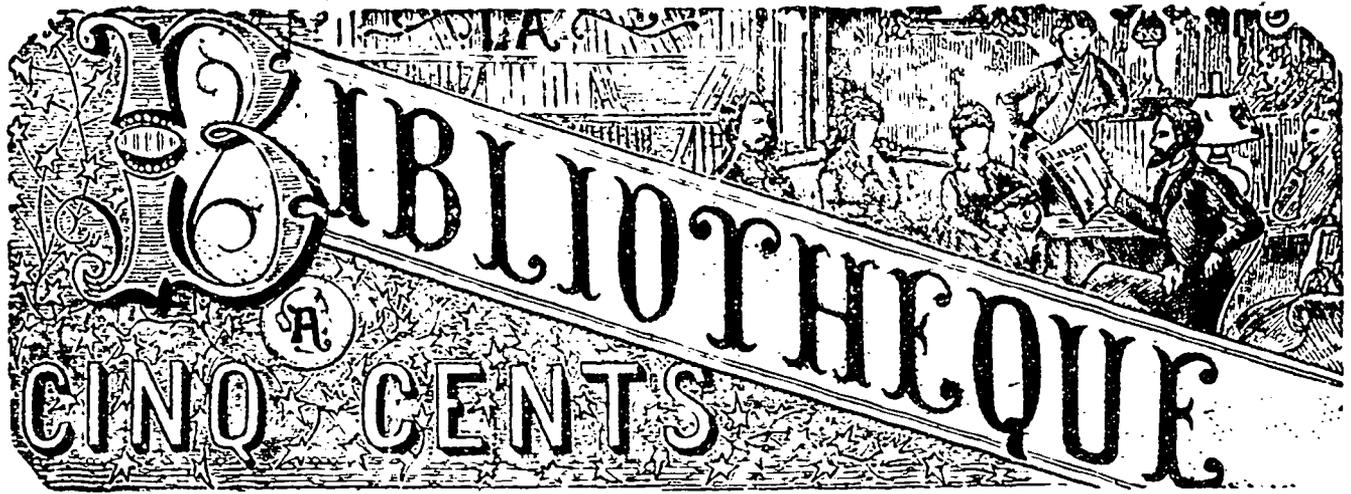
Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publié et imprimé par Dansereau, Bolleau & Cie., 518 Rue Caig.

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTRÉAL. 14 SEPTEMBRE 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 23

UNE VRAIE CANADIENNE

DEUXIÈME SÉRIE DE "FAUT-IL AIMER?"



Que diraient ceux qui dorment là si, quelque jour, je m'agenouillais sur cette pierre avec elle.

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 14 SEPTEMBRE 1893.

LE ROI DE L'AMOUR

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS commencera prochainement la publication d'un grand roman qui fera sensation. "LE ROI DE L'AMOUR" est un drame d'une telle puissance d'émotion, de sentiment et de cœur que le retentissement en sera considérable.

Cette œuvre, unique dans son genre, renferme des situations poignantes et vraies puisées aux grands faits historiques dans lesquels la femme et l'amour ont toujours eu des rôles prépondérants.

L'auteur si sympathique s'est efforcé de mettre en relief les sentiments bons ou mauvais qui agitent le cœur humain.

"LE ROI DE L'AMOUR" est l'œuvre la plus captivante, le drame d'amour le plus émouvant qui ait été donné au public depuis longtemps.

UNE VRAIE CANADIENNE

I

Le lendemain, comme de juste, Maurice alla prendre des nouvelles. M. d'Oberkorn lui répondit :

—L'enfant va mieux. Elle a toute sa raison, maintenant.

—Ce brave Mac-Allan... commença Cléguérec.

Le père l'interrompit en lui saisissant les deux mains, et lui dit avec une chaleur qui le montrait sous un jour tout nouveau :

—Monsieur, ne parlons pas de médecins, quant à présent. Le salut d'Irène vient de vous, qui avez fait pour elle ce que vous auriez fait pour la fille... de l'ami le plus cher. À quoi peut vous servir la reconnaissance d'un vaincu de la vie tel que je suis ? À rien, hélas ! Mais vous avez conquis cette maison et celui qui l'habite, gentilhomme français ! Je tiens à vous en assurer, et je voudrais pouvoir vous donner de même tout ce que souhaite votre cœur loyal et patriote. Le monde entier respirerait !

—Amen ! fit gravement Maurice en serrant la main de l'Allemand.

Il continuait sa route vers sa sucrerie, où son travail ordinaire l'appelait.

—Monsieur, reprit le père, excusez le caprice d'une petite fille malade. Irène m'a fait jurer de vous conduire près d'elle

si vous veniez. Faites-nous cette grâce ; cinq minutes seulement !

Cléguérec entra et ne resta que cinq minutes. On ne voulait pas le laisser partir. Il dut menacer :

—Je retourne chercher Mac-Allan. Il vous défendra de voir une âme qui vive, et, encore une fois, il vous mettra les ventouses !

—Oh ! non ; cela fait tant de mal ! soupira l'enfant. Mais vous reviendrez demain ?

—Oui, si vous me laissez partir avant que je vous aie fatiguée.

—Vous reviendrez demain et les jours suivants, tous les jours, tant que je ne serai pas guérie ?

—Je vous le promets. Vite, rentrez votre main. Il fait froid.

—Dites : parole d'honneur !

—Parole d'honneur !

—Bon, vous pouvez partir maintenant, je suis tranquille.

Maurice tint parole, bien entendu. Après chaque visite, tous les jours très courts, le baron le reconduisait avec cette question :

—Récemment, vous trouvez qu'elle va mieux ?

Un jour M. d'Oberkorn dit à son voisin :

—Comme vous savez faire sourire cette enfant avec un rien ! C'est que vous êtes heureux ! Quand elle est avec moi, c'est elle, au contraire qui tâche de me faire sourire, et, parfois, j'oublie mon rôle. Comme vous êtes bon de faire semblant de vous intéresser aux bavardages d'une petite fille !

Pauvre Irène ! son père en était encore à la jupe courte !

Quelque temps après, la convalescence commencée, Cléguérec ne rencontra plus le baron. L'excellent homme vaguait à ses affaires, qui n'avaient pas gagné à la crise, tant s'en faut ! L'émigrante cousait près de sa jeune maîtresse.

—Asseyez-vous dans ce fauteuil, dans votre fauteuil, dit la malade. Débarrassez-le de votre plaid.

—Je ne vous ai pas prêté mon plaid pour tenir chaud vos meubles.

—Vous me grondez toujours ! Quand je vois votre châte en face de moi, il me semble que quelque chose de vous me tient compagnie... Pensez-vous de temps à autre que c'est vous qui n'avez empêchée de mourir ?

—Allons donc ! comme si l'on pouvait mourir dans un pays sans cimetière !

—Il y a un commencement à tout. Mon père a bâti la première maison ; moi j'aurais fait creuser la première tombe. La place est indiquée dans mon testament.

—Oh ! oh ! fit Cléguérec sur le ton de la plaisanterie ; vous avez fait votre testament ! Vous êtes une personne de précaution. Au moins j'espère que je suis couché parmi vos legs ?

Les grands yeux d'Irène se fixèrent sur lui avec cette pure et loyale intensité de regard qu'ils avaient à la moindre question de Maurice.

—Il n'y a qu'une difficulté, soupira-t-elle. Je n'ai rien qui mérite la peine d'être donné. Je suis aussi pauvre qu'une mendicante.

—Pouvez-vous dire cela ? répondit Cléguérec. Vous portez sur la tête plus d'or qu'il n'en faudrait pour dorer la Maison-Grise du haut en bas !

C'était la première fois qu'elle entendait un compliment sur sa personne. Elle rougit d'une joie naïve et demanda :

—Mes cheveux vous plaisent ?

—Ils font mieux que de me plaire, ils m'éblouissent. Jamais je n'en ai vu de pareils.

—Vraiment ! fit-elle avec un singulier sourire. Eh bien, alors, voilà votre legs trouvé.

Pendant une minute, elle garda le silence, perdue en quelque pensée mystérieuse. Un grand frisson la réveilla. Maurice prit le plaid et enveloppa les épaules de l'enfant, qui se laissa couvrir, immobile, dans une sorte d'extase ravie. Elle dit, les yeux à demi fermés :

—Comme vous êtes bon ! Mais je n'ai pas froid.

—Vous avez froid, au contraire. Je vous ai vu trembler.

Irène remua la tête sans dire quelle vision l'avait rendue frissonnante. Cléguérec continua :

— Vous êtes d'une imprudence qui n'a pas de nom. Vous venez de voir, pourtant, ce qu'on gagne à rester pendant des heures à la brise froide, sur un banc mal abrité. Entre nous je ne comprends pas ce qui peut vous charmer si fort dans votre belvédère.

— De là, je vois venir les passants.

— Les passants ! fit Maurice avec un éclat de rire. Pauvre sœur Anne ! Sauf moi, qui passe deux ou trois fois par jour. Si, du moins, vous étiez... vêtues moins légèrement !

Une rougeur subite empourpra jusqu'aux yeux les joues d'Irène.

Elle se souvenait de certaine allusion, faite par Alain, à d'autres effets de sa robe trop courte. Elle fut distraite jusqu'à la fin de la visite de son voisin, et quand celui-ci la quitta, elle en obtint la promesse de ramener avec lui de Wabigoon, à son prochain voyage, la très avisée, très charitable et très rousse Minnie, la fille du pasteur, la confidente de toutes les jeunes personnes honorables du district, de même qu'elle était leur modèle et un peu aussi leur aînée.

Peu de jours après, Minnie débarqua devant la Maison-Grise du *sulky* de Cléguérec. Ce que se dirent les deux amies pendant quarante-huit heures, nul ne le saura jamais. Quand l'habitante des villes regagna le chalet de sapin décoré du titre pompeux de *vicarage*, elle emportait un grimoire de notes, d'instructions et de chiffres, plus un paquet imperceptible encore mouillé de larmes et d'où sortait, comme un dernier adieu, le tic-tac éploré de la pauvre montre en or.

Une quinzaine s'écoula. Maurice, fidèle à la parole donnée, entra chaque après-midi quelques minutes chez Irène, en allant à ses affaires. Il commençait à trouver qu'elle était devenue trop prudente, qu'elle tardait plus que de raison à faire les premiers pas dans sa chambre. Et cependant la pensée qu'il passerait bientôt devant cette demeure sans avoir une quasi-obligation d'y entrer ne lui était pas agréable. Cette conversation quotidienne, souvent très courte, la plupart du temps alimentée par des sujets presque enfantins, mettait dans sa journée une détente qu'il n'avait pas connue depuis qu'il habitait l'Hermitage, et dont il sentait déjà le besoin avec une certaine insistance.

Mais, un beau jour, il fut tout surpris de voir, dans son fauteuil de la chambre d'Irène, la plus jolie créature qu'il eût aperçue à dater du moment où il avait quitté la France. La convalescente—car c'était elle—se leva et vint à sa rencontre en lui tendant la main. Elle portait une robe toute neuve, qu'une Parisienne eût trouvée quelque peu en arrière de la mode, mais qui avait le plus grand mérite qu'elle pût avoir : celui de ne pas enlaidir la personne qu'elle habillait. Le seul défaut qu'on pouvait lui reprocher, au premier coup d'œil, était une jupe un peu trop longue... Mademoiselle d'Oberkorn voulait évidemment rattraper le temps perdu.

Maurice eut le bon goût—et le bon cœur—d'accentuer et de faire durer l'expression de sa surprise admirative. Comprendait-il que la jeune ressuscitée savourait en ce moment, grâce à lui, la plus grande joie qu'elle devait connaître dans toute sa vie ?

Elle se voyait enfin regardée, appréciée, jugée comme *quelqu'un*. Elle n'était plus l'enfant que l'on dédaigne et la malade que l'on gâte. Ainsi qu'elle eût fait dans un salon de Worth, elle marchait à droite et à gauche, bien qu'elle ne sût pas encore se tirer de ces plis d'étoffe qui semblaient emprisonner ses pieds dans une caresse délicate. Elle souriait à sa propre image devant un pauvre miroir d'un pied carré. Elle regardait sa coiffure, exécutée plus mal que bien, d'après la leçon donnée par Minnie. Mais telle était l'abondante richesse de l'or employé, que les yeux s'arrêtaient moins à la forme du chef-d'œuvre qu'à sa matière. Lasse de s'admirer, d'être admirée en silence, elle vint à Maurice et, plantée bien droite en face de lui :

— Alors, je vous plais ? demanda-t-elle sans détours.

— Beaucoup, répondit-il, ne voulant ou ne pouvant trouver une phrase plus longue.

— Beaucoup seulement, pas tout à fait ?

Il baissa involontairement les yeux devant cette pureté ignorante, qui jouait avec la coquetterie comme avec une arme inconnue, ramassée par hasard.

— Si, tout à fait ! dit-il.

— Vous n'avez plus sur moi l'opinion que vous aviez ?

— Je n'en avais aucune.

— Oh ! ça, c'est vrai ! Vous me considérez comme un enfant. Et vous n'aimez pas les enfants, sans doute ?

— Peut-on savoir qui vous a si bien renseignée sur mes opinions ?

— Votre ami le Parisien ; qui serait ce, sinon lui ? Mais vous ne m'avez pas répondu : ai-je encore l'air d'une petite fille ?

Cléguérec fixa un instant les yeux sur mademoiselle d'Oberkorn et, dans ce regard, qu'elle obtenait enfin conformément à son désir, quelque chose d'inconnu jusqu'alors vibra.

— Non, mademoiselle, fit-il en s'inclinant, vous n'avez plus l'air d'une petite fille.

Ils s'assirent et voulurent causer, mais de quoi ?

Le visiteur cherchait ses phrases et, involontairement, jetait les yeux sur son costume de fermier. Irène s'en aperçut.

— On dirait que je vous fais peur, maintenant, dit elle.

— Non ; seulement je ne puis m'ôter de la tête que je viens d'être présenté à votre sœur aînée. Et je n'oublie pas facilement mes anciennes amitiés.

Comme il se levait pour partir :

— Allez, fit-elle, aînée ou cadette, les deux sœurs vous aiment également. Elles vous disent : à demain, avec joie !

— Mais vous êtes guérie, maintenant, fit observer Maurice en tournant dans ses mains son large feutre

Irène fronça les sourcils, comme à une objection attendue.

— Écoutez moi bien, répondit-elle. Si vous ne vous arrêtez pas demain, comme vous faites chaque jour depuis un mois, levez la tête quand vous repasserez, le soir. Je vous jure par l'honneur d'Oberkorn que sœur Anne sera sur sa tour. Tant pis pour vous s'il vous faut, encore une fois, courir au médecin !

On pouvait voir dans les yeux d'Irène, tout brillants d'exaltation, qu'elle exécuterait sa folle menace. Cléguérec promit bien vite de s'arrêter et, comme elle lui tendait la main, sans songer à ce qu'il faisait il la porta jusqu'à ses lèvres. Mademoiselle d'Oberkorn parut trouver la chose toute simple. Seule l'émigrante allemande laissa tomber son ouvrage de couture sur ses genoux, et ouvrit de grands yeux, croyant voir de nouveaux personnages.

La soirée de ce jour, une soirée déjà longue du milieu de l'automne, fut sans conteste la meilleure que Maurice eût passée jusqu'alors dans son solitaire abri. Et cependant il y avait connu des heures très heureuses ; les heures qui suivaient chacun des progrès nouveaux de son entreprise, gages du succès final. Mais il connaissait enfin, contre tout espoir, ce bonheur rêvé de savoir que la pensée d'une douce et gracieuse créature suivait, comme une ombre aimante, chacun de ses pas. Il n'était plus seul ! A quelques toises de lui vivait un enfant, déjà femme par un sentiment qu'elle ignorait sans doute elle-même, dont le bonheur ou le malheur étaient attachés aux moindres actes de son voisin. Il n'avait plus le pauvre fermier rencontré jadis dans la Prairie. Lui aussi, quand la pendule sonnait une certaine heure, pouvait se dire : " Elle m'attend ! "

Peut-être qu'on taxera d'égoïsme cet homme qui savourait la douceur d'être aimé, sans rendre l'amour. Mais on peut répondre, tout d'abord, que, s'il était heureux du don reçu, Irène, en faisant ce don, l'était bien d'avantage. En second lieu, si Cléguérec n'était pas ou n'était plus de ceux qui s'éprennent à première vue, il était selon toute apparence, de ceux qu'un amour comme celui d'Irène devait toucher avec le temps. Mais surtout que l'on imagine ce qu'il souffrait, depuis des années, dans la froide atmosphère de sa vie ! Jamais il ne s'était plaint, même tout bas, que cette vie fût trop rude et son travail trop accablant. Mais bien rarement il s'était en-

dormi sans se demander ce qui arriverait si, quelque jour, une maladie grave l'empêchait de se lever. Et si la mort venait sonner pour lui, en pleine jeunesse, l'heure du grand voyage, quel départ !... Il faut avoir connu, pour en comprendre la puissance, le besoin instinctif qu'éprouve tout être humain d'être pleuré à l'heure suprême. Le nécessaire, à côté de ce luxe du cœur, devient un superflu. Tel était, aux premières heures qui suivirent la révélation inattendue, l'état des pensées de Maurice.

Le lendemain, pendant toute la matinée, il eut ce plaisir inconnu de se dire :

— Je lui raconterai ceci que je viens de faire. Je la consulterai sur tel projet que je médite.

Car il se sentait attiré par une grande confiance vers cette âme toute jeune, mais déjà si judicieuse et si droite ! Il eut, à la revoir, une satisfaction plus complète encore qu'il n'attendait. La jeune suivante avait disparu ; Irène cousait près du feu. Elle n'interrompit son travail que pour tendre la main à son ami.

— Votre fauteuil vous attend, et vous attendra toujours, dit-elle.

Ce toujours, dans ce lieu et dans cette bouche, paraissait l'expression toute naturelle de la vérité. Qui donc, excepté Maurice, pouvait avoir l'idée de venir prendre cette place ? Et quel autre fauteuil que celui-là pouvait jamais lui être désigné par une autre voisine ? Ils sentaient tous deux que le sort les condamnait pour ainsi dire à l'amitié, ainsi que l'exprima Cléguérec en s'asseyant.

— Oui, répondit la jeune fille. Et cependant il a fallu que l'ange des tombeaux lui-même vint vous chercher, pour vous amener là où vous êtes. Combien de temps encore, sans cela, auriez-vous passé devant moi, sans me regarder, avec de grands saluts ? Oh ! ces saluts !...

— Pouvais-je me douter que vous honoriez ma personne de votre curiosité et mes saluts de votre... agacement ?

— Vous pouviez vous en douter, si me semble, après qu'on vous l'eût dit expressément de ma part.

— On me l'a dit de votre part, à moi ? fit Cléguérec en riant.

— Oui, répondit Irène fort sérieusement. On vous l'a dit, et vous avez salué de plus belle, comme vous auriez salué le diable !

— Serait-ce par hasard mon ami Lavaudieu qui fut chargé de cette ambassade ?

— Voulez-vous dire qu'il ne vous a jamais demandé de l'accompagner ici ?

— Lui ? s'écria Maurice en éclatant de rire. Vous vous adressez bien ! Il ne m'a seulement jamais avoué qu'il venait vous voir.

Irène devint pourpre, mais cette fois c'était de colère qu'elle rougissait.

— Je ne croyais pas être de celles qu'on se cache de connaître, fit-elle en se redressant. Les plus grands seigneurs d'Allemagne, autrefois, s'honoraient d'être reçus chez ma mère et de lui baiser la main.

— Là, là, calmez-vous. Je ne permettrais pas qu'aucun de mes amis témoignéât autre chose que du respect à la fille du baron d'Oberkorn. Seulement...

Il s'arrêta court, se demandant s'il était généreux de troubler cette heureuse ignorance en faisant paraître l'odieux fantôme, toujours debout à trois mille lieues. Irène, frappant du pied, insista.

— Je veux savoir votre pensée, fit-elle.

— Vous la saurez. Je n'ai pour cela qu'à vous faire une question. Avez-vous jamais compris ce que c'est que la guerre ?

— Sans doute, j'ai appris l'histoire. La guerre est un duel entre deux peuples.

— Oui, mais un duel d'une espèce particulière, où le vainqueur couche dans le lit du blessé, ce qui rend la réconciliation quelque peu difficile. Vous a-t-on dit comment s'appelaient les adversaires dans ce grand duel qui a fait trembler l'Europe, il y a vingt ans ?

— C'est si loin ! s'écria vivement mademoiselle d'Oberkorn. Je n'étais pas née !

— A l'ain de Lavaudieu était né ; et d'ailleurs, chez nous, ou l'on oublie si vite certains souvenirs, même les jeunes hommes qui n'étaient pas nés alors gardent celui-là !

Irène pâlit. On aurait pu croire qu'une bouffée d'air glacé venait de passer sur ses épaules, à voir le léger frisson qui l'agitait.

— Quelqu'un de vos parents est resté parmi les morts ? demanda-t-elle en baissant involontairement la voix.

— Non, du moins aucun de mes proches, répondit Cléguérec.

Elle eut un soupir de soulagement :

— Ah ! vous m'aviez fait peur ! Quel regard vous aviez !

— Comment ne maudirais-je pas une guerre qui nous a fait tant de mal.

— Vous dites qu'elle vous a fait tant de mal ? Que diriez-vous donc à ma place ? Savez-vous ce que nous devons à cette guerre, moi et les miens ?

Une tristesse profonde éteignait toute jeunesse et tout sourire sur ce visage de seize ans. Maurice eut le cœur serré et s'en voulut à lui-même d'avoir abordé le sujet douloureux.

— Laissons dormir ceux qui dorment et souffrir ceux qui souffrent, soupira-t-il. Comme vous le disiez tout à l'heure : c'est si loin !

— Hélas ! pour vous c'est encore trop près ! En une seconde je l'ai compris. Si j'allais perdre votre amitié ! Vous allez voir qu'il faut nous plaindre, seulement nous plaindre. Mon père était marié depuis deux mois quand il est parti...

— Ah ! s'écria Cléguérec en passant une main sur son front, il s'est battu contre nous !

Irène se leva, et s'approchant de lui, la tête haute :

— Espérez-vous donc apprendre qu'un Oberkorn a déserté en face de l'ennemi, vous qui avez porté l'épée ? Il est parti, comme il le devait, laissant entre la vie et la mort celle qui ne vivait que pour lui, ma pauvre mère bien-aimée. Il s'est battu vous ai-je dit ? Pas longtemps ! Le soir de la première journée les dépêches nous apportaient son nom sur la liste des morts. Ma mère partit. Elle le trouva respirant encore dans un hôpital. Au bout d'un mois, elle put le ramener chez nous ; de tout l'hiver il fut hors d'état de sortir. Je vins au monde le jour où l'on signa la trêve. De là, mon nom ; vous savez ce qu'il signifie ?

— Oui, répondit Cléguérec dont le visage s'éclaira. Je sais qu'Irène veut dire paix. Votre nom est doux comme vos yeux.

Elle sentait déjà sa cause gagnée. D'un cœur plus léger elle continua :

— J'eus beaucoup de peine à vivre, tant j'étais faible et petite. Quant à ma mère, elle n'a jamais su depuis lors ce que c'est que la santé. Voilà ce qu'elle nous a fait, cette guerre dont vous parlez en serrant les poings et en levant les yeux au ciel. Cependant, jamais je n'ai entendu mes parents la maudire. Pourquoi cette différence ? Faut-il donc croire qu'on ne sait pas se résigner au malheur chez vous ?

— Enfant ! soupira Cléguérec Certains malheurs ne peuvent s'oublier, parce qu'ils se renouvellent chaque jour !

— Vos paroles semblent dites pour nous, car la paix nous a coûté plus encore que la guerre. Mes parents, de fortune médiocre, habitaient leur domaine, où je suis né. Ils le vendirent pour s'installer à Berlin, quand mon père obtint un emploi qui me fit connaître, jusqu'à douze ans, l'apparence de la fortune. Puis nous fûmes frappés de la plus injuste des disgrâces. Tout s'éroula ; nous n'avions plus rien. Nos anciens protecteurs nous poussèrent par ici chercher la fortune. Etaient-ils de bonne foi ? Voulaient-ils se débarrasser de nous ? Je l'ignore, de même que j'ignore quel crime nous était reproché. Je sais seulement qu'à la veille de partir ma mère tomba malade. Elle mourut. Je vois toujours mon père près de ce lit, pâle comme la morte qu'il regardait, dont il serrait encore les doigts sans verser une larme. Je l'entends lui dire d'une voix qui m'a brisé pour toujours quelque chose dans le cœur :

“ Comme tu fais bien d'aller où tu vas, chérie ! au lieu d'aller où nous allons ! ”

Mademoiselle d'Oberkorn se tut. Cléguérec, détournant la tête, s'essuyait les yeux du revers de sa main. Tout à coup cette main fut saisie et deux lèvres touchèrent la rosée qui la mouillait. Une voix murmura si doucement qu'on l'entendit à peine : “ Ah ! vous êtes mon frère, maintenant !... ”

II

Pendant la nuit, Cléguérec dormit peu. Il employa sa matinée, selon l'habitude, à la surveillance des diverses parties de son exploitation. Puis il rentra pour déjeuner, opération qui s'accomplit dans le plus profond silence.

Rabat, son bonnet blanc affalé sur ses yeux, ressemblait à une belle-mère qui couve une scène avec son gendre, mais qui n'ose la commencer. On n'entendait ni sa voix, ni son pas, ni le moindre bruit de vaisselle remuée, ce qui indiquait d'ordinaire chez lui soit un mécontentement quelconque, soit le dessein d'obtenir ce qu'il appelait une simplification dans son travail. Ce service à la muette avait ordinairement le don d'horripiler le jeune maître de l'Hermitage. Heureusement qu'il connaissait le “ cadavre ” du matelot ; c'est à dire l'existence de Zélie et des accessoires, au moyen de quoi il pouvait couper court à ces bouderies. Faute de cette arme dans la main du maître, les fonctions du serviteur auraient fini par se simplifier jusqu'au néant.

Mais, ce jour-là, toutes ces allures d'ombre funèbre passaient inaperçues. Cléguérec mangeait du bout des dents, trop absorbé pour faire une différence entre la mine renfrognée de madame Jourdain et les beaux yeux de la belle marquise. On va dire qu'il devenait amoureux ? En aucune façon. Il devenait soucieux et restait troublé de sa conversation de la veille, bien qu'elle se fût terminée par la résolution, tacitement arrêtée entre les deux interlocuteurs, d'éviter le sujet pénible pour la résolution, tacitement arrêtée entre les deux interlocuteurs, d'éviter le sujet pénible pour la première fois abordé.

La veille encore, la pensée de mademoiselle d'Oberkorn était pour lui quelque chose d'agréable et de doux, comme le parfum d'une fleur subitement éclose dans son désert. De la cueillir, il n'était pas question. Mais elle était là, tout près de sa main. Il pouvait, il comptait en réjouir chaque matin sa vue. Il se disait : “ Malgré sa jupe longue, c'est toujours une enfant. Songer à elle autrement serait une folie. Mais enfin, si quelque jour mon courage de travailleur solitaire m'abandonnait, si je demandais à cette enfant d'être ma femme. Pourrais-je faire une folie moins imprudente et plus douce ? ”

Hélas ! depuis que le hasard d'un entretien avait subitement ravivé dans sa mémoire certaines images, tout était changé. Ce nom d'Irène frappait ses oreilles, à cette heure, avec une signification tout opposée à ce souvenir de paix qu'il avait mission d'évoquer ! Une inquiétude agitait ses nerfs, couronnait la fleur d'épines, changeait la douce rêverie en problème douloureux.

“ Ne serait-ce pas autre qu'une folie ? ” se demandait-il.

Vainement il se gourmandait lui-même de perdre son temps et de gâter son repos en des subtilités qui ne servaient à rien, puisqu'il n'aimait pas.

“ Tu n'aimes pas, lui répondait sa pensée. Mais si tu venais à aimer ? ”

Fatigué de cette révolte de son esprit, Cléguérec eut recours à sa volonté pour la réduire. Une volonté puissante, indomptable comme était la sienne, devient chose tellement rare aujourd'hui, que les faiseurs d'analyse ne tiennent plus guère compte de cet élément, lorsqu'ils étudient la marche des passions et des penchants. On dirait que c'est une pièce disparue de l'échiquier humain. Tel n'était point le cas avec Maurice, et il faut s'attendre à le voir conduire sa partie autrement que n'aurait fait le commun des hommes.

Réflexion faite, il décida non seulement qu'il retournerait auprès d'Irène, mais encore qu'ils seraient de bons, solides,

sincères amis, sans arrière pensée de nation ou de sexe. Rien que d'honnête, de loyal, de dévoué, de généreux, ne s'était jamais révélé à lui dans cette nature. Fallait-il, en ce désert perdu, renoncer aux joies inespérées de l'amitié parce que certains souvenirs dans le passé, certains retours dans l'avenir, pouvaient en détruire le calme ? Ce qu'il fallait, c'était imposer silence à des voix inutiles et troublantes. Il se savait de force à le faire. Comme il l'avait dit à son cousin, trois ou quatre ans de Prairie épaisissent terriblement l'épiderme d'un homme.

Quant à mademoiselle d'Oberkorn, sa nuit n'avait pas été meilleure, mais pour une autre raison. Elle ne s'était pas demandé si elle aimerait ou n'aimerait pas Maurice, pas plus qu'elle ne s'était demandé quelle robe elle mettrait le lendemain. La chère créature n'avait pas l'embarras du choix. Elle se faisait deux questions bien plus graves : “ Reviendra-t-il ? Comment reviendra-t-il ? ”

Dans cette exacerbation de pessimisme que produit toujours l'insomnie jointe à l'idée fixe, elle avait rappelé, retourné, sondé les moindres détails de l'entretien de la veille.

“ Il a pleuré quand je lui parlais de la mort de maman, se disait elle. Mais de quel ton il me demandait : “ Savez vous ce que c'est que “ la guerre ? ” Et comme il a bondit en apprenant que papa s'est battu contre eux ! Et comme il semblait trouver naturel que son ami ait caché ses visites ! Quand il m'a quittée, sa bonté seule parlait en lui. Mais, le sang-froid revenu, que pensera-t-il ? Peut-être qu'il ne doit plus revenir ! ”

Telle était l'intensité de sa réflexion qu'elle ne songeait presque pas à s'inquiéter de l'absence de son père, retenu sans doute à Wabigoon pour une cause imprévue. Seule dans cette chaumière avec une autre jeune fille à peine plus âgée qu'elle, Irène tremblait non pas à la pensée des Indiens ou des cow-boys, mais à l'idée que Maurice, peut-être, ne reviendrait plus.

Aussi, en le voyant entrer quelques heures plus tard, mademoiselle d'Oberkorn fut sur le point de fondre en larmes. Toutefois elle se domina, prévenue par l'instinct qu'il fallait à tout prix que cette visite ne se passât point comme la précédente. Elle sut intéresser Maurice, l'amuser, même le faire rire, et cette enfant, pure comme la fleur éclose du matin, employa, pour détourner certains souvenirs, la même science profonde qu'une épouse criminelle emploie pour fermer les yeux d'un mari trop clairvoyant.

Son premier soin fut de renoncer, sous un prétexte, à la langue française qu'elle parlait avec un funeste accent, elle le savait. A partir de ce moment l'anglais devint leur langue diplomatique. Elle raconta le retard de son père, et Maurice, qui aimait le courage, fut charmé de la voir si brave.

Malgré tout, si j'avais su que vous étiez seule, dit-il, je serais venu faire une ronde sous vos remparts.

— Bon ! je suis une Canadienne, fit-elle en appuyant sur le mot, une vraie Canadienne. Je n'ai pas besoin qu'on me garde comme une petite fille.

Questionnée sur sa vie laborieuse qu'elle venait de reprendre avec les couleurs de la santé, elle en peignait très simplement les rudes devoirs.

Cléguérec la plaignit.

— Mais non, dit-elle. Le Nord-Ouest n'est pas l'Europe. Les idées, les sentiments, les préjugés de son pays s'évaporent ici comme un sachet d'odeur mis au grand air. Ici vous ne souffrez nullement de seller votre cheval vous-même. A Paris, ce serait impossible. Mais ce qui est impossible à Paris devient tout naturel à l'Hermitage.

Ils se quittèrent peu après, lui très satisfait de la demi-heure qu'il venait de passer, elle plus rassurée. Cléguérec, cette nuit-là, dormit fort bien, après avoir songé, seul au coin du feu, que l'amitié d'un sexe à l'autre est moins rare qu'on ne le dit sans compter que c'est la forme la plus douce de l'amitié. Irène sommeilla paisiblement, après avoir causé avec son père enfin de retour jusqu'à minuit. Mais, cette fois, ce fut le baron d'Oberkorn qui veilla pour tout le monde. L'entretien qu'il venait d'avoir chassait le repos de son chevet.

Le lendemain, dans le matinée, les premiers flocons de neige, avant coureurs de l'hiver précoces en ces climats, couvrirent le gazon d'une éblouissante poudrée tôt disparue.

Les années précédentes, cet avertissement préalable causait toujours à Maurice une étrange impression, qu'il comparait lui-même, dans ses lettres, à l'impression produite sur l'hirondelle par le premier froid. C'était une des heures où la volonté devait dire tout haut : "Tu resteras !" au Parisien qui se reveillait en lui et qui avait envie de partir. Quand il jetait les yeux sur la vallée du Moose-Boork devenue toute blanche, en attendant qu'elle fut comblée par la neige, il les reformait involontairement et revoyait la France où l'hiver, presque tous jours, est à peine senti. Il frissonnait d'une sorte de frayer dans ce cabinet solitaire, où, bientôt, une température de quarante degrés allait le retenir pendant une centaine de soirées entre son foyer et sa lampe, avec la seule compagnie de Rabat. Le monde parisien, ce monde qu'il méprisait à d'autres moments, lui apparaissait alors comme un ciel peuplé d'élus. Il songeait aux salons brillants de lumière, inondés de parfums, peuplés de femmes jolies et élégantes, à la causerie légère ou sentimentale autour des tables servies de mets raffinés ; aux théâtres où le rideau se levait sur le décor d'un nouveau chef d'œuvre. Car, à cette distance, et dans cet exil, tout ce qu'il avait laissé dans la patrie lui semblait exquis, désirable, sans défauts.

Quelle différence entre les hivers d'autrefois et celui qui allait venir ! Déjà il se représentaient les fréquentes veillées à la Maison-Grise, la lecture, la causerie intime, l'étude sérieuse, peut-être la musique !... on trouvait des pianos à Wabigoon. Le baron d'Oberkorn était un peu sauvage, mais on saurait bien l'appivoiser. Probablement le chagrin concentré faisait les trois quarts de sa sauvagerie. Le distraire serait une bonne œuvre, qu'Irène et Maurice, les deux amis, accompliraient en commun...

Tout à coup Rabat fit irruption dans le cabinet de son maître, dans un état d'excitation peu ordinaire chez lui.

— Monsieur, cria-t-il, c'est encore lui le Prussien !

Il attendait, févreux, la réponse que Cléguérec allait lui dicter. Cette réponse, quelques mois plus tôt, il l'eût donnée de lui-même : "Monsieur est sorti." Mais, depuis quelques semaines, il avait assisté à des changements si imprévus qu'il n'osait plus prendre sur lui de fermer la porte à l'ennemi.

Au lieu de répondre, Maurice bondit hors de la maison, n'ayant qu'une idée. "Il faut que la maladie l'ait reprise !"

Le baron, laissé provisoirement dehors, faisait les cent pas sur le gazon poudré à frimas. Il y avait entre la barbe grise, rude, hérissée, qui couvrait la moitié de son visage et le regard mélancolique, étrangement doux, de ses yeux bleus — les yeux d'Irène — un contraste imprévu qui rendait le vieux gentilhomme avant tout sympathique. Son costume ne démentait rien de ce qu'on pouvait savoir de l'état de ses affaires. Cependant il était facile de deviner qu'il avait soigné sa mise pour se présenter chez son voisin ; dans toute sa personne il y avait un air de cérémonie. A première vue, Maurice comprit qu'il n'avait pas devant lui un père affolé d'angoisse, courant chercher du secours pour sa fille malade.

Les deux voisins se saluèrent avec une politesse un peu inquiète chez les Français, visiblement recherchée et soulignée chez l'autre.

— Monsieur, dit le baron d'Oberkorn le chapeau à la main, me ferez-vous l'honneur de m'accorder un entretien de quelques minutes ?

Ces façons solennelles augmentèrent encore la perplexité de Maurice qui ne trouvait déjà plus son visiteur si facile à appivoiser. Il désigna d'un geste l'humble perron de bois, s'effaçant pour laisser le passage libre :

— Veuillez prendre la peine d'entrer, fit-il. Un juron, débris considérable de l'ancienne collection du matelot, retentit derrière la fenêtre de la cuisine. "le Prussien", pour la première fois, pénétrait à l'Hermitage !... Tout à coup, le loup de mer se frappa le front, courut à l'un des tiroirs de ce qu'il appelait

sa cambuse, et prit d'une main fébrile son cher pavillon, le pavillon des grands jours, qui n'avait pas flotté à la brise de la Prairie depuis l'arrivée du jeune vicomte de Lavaudieu. Quelques secondes après, les couleurs françaises montaient le long du mât, non plus cette fois comme un signal de réjouissance, mais, comme un témoignage de protestation.

Rabat ne pouvait rien de plus. Il recula de quelques toises, s'assura que les plis de l'étamine flottaient librement sans être engagés, ôta gravement son bérat de calicot et rentra dans sa cuisine en chantant à gorge déployée le vieux refrain, qui déridait autrefois la figure austère de "l'amiral" :

Allons ! hisse, timonier, hisse !
Frappe-toi en haut de la drisse
Notre beau pavillon français,
Que nous n'amènerons jamais.

Pendant ce temps-là, dans le parloir de Cléguérec, l'entretien demandé par le baron commençait :

— Monsieur, dit-il, tant que je vivrai et quoi qu'il arrive, il me sera impossible de voir en vous autre chose qu'un ami. Sans vous j'étais frappé du seul malheur, du seul vrai malheur qui puisse encore m'atteindre. Vous le comprenez facilement, puisque ma fille vous a raconté ma vie.

Maurice ouvrait la bouche pour dire quel respect lui inspiraient cette pureté et cette infortune. Son visiteur l'arrêta d'un geste et continua :

— Je ne blâme pas Irène de s'être confiée à vous. Comment ne l'eût-elle pas fait, la pauvre isolée ? Il suffit de vous voir pour juger qui vous êtes. Et puis l'enfant n'a jamais vu d'autre homme que vous ; j'entends un homme pouvant arrêter sa pensée. Joignez à cela que son cœur, le plus loyal et le plus tendre qui ait battu dans une poitrine de femme, vous garde une reconnaissance enthousiaste.

— J'ai fait de mon mieux pour en diminuer l'exagération, répondit Cléguérec.

— Je sais, jusqu'à la dernière syllabe, tout ce que vous avez dit à ma fille ; mais je connais également chacune de ses pensées. Depuis qu'elle peut parler, depuis surtout que nous sommes le monde entier l'un pour l'autre, elle m'a toujours fait lire dans son cœur comme dans un livre. Et je viens, pour la seconde fois, vous demander du secours pour cette enfant. Mais, aujourd'hui, c'est contre vous-même que j'implore le secours.

Maurice passa sa main sur son front et réfléchit quelques secondes.

— Quoi que vous me demandiez de faire, dit-il, je le ferai.

— Oh ! je n'en doute pas ; je vous ai vu à l'œuvre. Il ne manque plus qu'une chose : de savoir ce que je dois vous demander.

Le baron souriait, en même temps qu'une tristesse navrante se lisait dans ses yeux profonds. Les deux hommes restèrent une longue minute sans se regarder et sans rompre le silence.

— Vous vous dites qu'il est étrange pour moi de faire cette démarche, reprit le père d'Irène. Si nous étions en Europe, je vous en aurais évité l'ennui. On trouve un parent, une amie respectable, un prêtre, pour accomplir de pareilles missions. Mais, si nous étions en Europe, l'enfant saurait bien des choses qu'elle ignore. Les conversations, les lectures, ce qu'elle aurait vu de ses yeux, tout lui aurait appris que la vie du cœur, plus encore que l'autre, se compose d'obstacles. Pauvre petite ! elle juge l'avenir pareil à cette prairie qui l'environne, où le regard lui-même ne trouve rien qui l'arrête. Elle me disait hier soir : "Si vous saviez comme je suis heureuse de connaître enfin l'amitié !" Mais moi, monsieur, je sais, je prévois ce que deviendra cette amitié, comment finira ce bonheur !

— Vous me jugeriez mieux si vous connaissiez ma vie, même aussi peu que je connais la vôtre, répondit Maurice.

— Qui parle de vous juger ? Croyez-vous que j'éprouve l'ombre d'une crainte à vous savoir seul avec ma fille ? Vous n'avez pas, vous n'aurez jamais d'amour pour elle, me direz-vous. Soit :

c'est un martyre pur et simple, dépourvu de complications, qui se prépare pour ce cœur de seize ans ; martyre sans aucune chance de remède, en ce désert ! Mais si vous vous trompiez ! Si, quelque jour, vous étiez pris comme elle a été prise, que feriez-vous ? Ma fille n'a aucun bien, et... c'est une Allemande.

— Hélas ! soupira Cléguérec.

— Vous dit-elle : hélas ! Vous n'êtes donc pas tellement sûr de ne jamais l'aimer ; ou bien vous prévoyez que l'amour, chez vous, ne saurait jamais oublier le reste ?

Le jeune colon ne savait que répondre. Cette froide logique d'outre-Rhin, dressée en face de sa volonté, l'irritait sourdement, lui, l'homme habitué à vaincre toute chose, même son être personnel, par la puissance de son effort. Comme si le baron eût deviné le malaise produit par ses paroles, il continua, se plaçant à un autre point de vue :

— Ne croyez pas que je vous accuse d'exagérer certains sentiments. Ni vous, ni moi, n'avons créé notre situation réciproque ; la juger, l'analyser, ne servirait à rien ; elle existe ! Elle existe tellement que, si vous me demandiez ma fille ce soir, vous me jetteriez dans un embarras cruel. Car je ne pourrais souhaiter que vous passiez dans ce désert la fin de vos existences. Mais quel accueil recevrai dans votre famille, dans votre pays, si vous y retourniez, Irène de Cléguérec, née d'Oberkorn ?

— Monsieur, dit Maurice, ne vous étonnez pas de me voir rester court. Le sujet n'est pas facile et je n'y étais guère préparé.

— Dois-je comprendre que vous êtes surpris de cette extrême franchise dans la bouche d'un père ? Vous auriez tort, je le répète. Que sommes-nous, sinon deux naufragés luttant sur la même côte inhabitée, pour notre salut et pour le salut d'une femme ? En pareil cas, des hommes de cœur n'ont qu'une pensée tout d'abord : sauver la femme. Allez ! le même devoir nous unit ; le reste du monde, pour le moment, ses conventions, ses formules, n'existent plus. Grâce à Dieu, nos âmes sont dignes l'une de l'autre !

— Oui, certes ! appuya Maurice. Dites un mot et je ne franchirai plus le seuil de votre maison.

— Et après ? fit le baron en secouant la tête. Faudra-t-il que j'y reste, moi, pour empêcher l'enfant d'aller s'asseoir, sous la bise qui tue, au bord du chemin où passe... ce qu'elle nomme l'amitié.

De nouveau le silence régna. Les deux hommes suivaient du regard les flammes bleuâtres qui dansaient entre les blocs de houille dans la grille du foyer. Tout à coup, Maurice se leva et se mit à marcher à grands pas dans la pièce, puis il s'arrêta soudain devant M. d'Oberkorn et lui dit :

— Poussez jusqu'au bout la franchise. Désirez-vous que je m'éloigne pour un temps, pour un hiver, par exemple ? Mais comment le pourrais-je ? En ai-je le droit ? Qui veillerait sur cette exploitation dont les intérêts ne sont pas seulement les miens ?

— Qui ? moi, si vous me donnez votre confiance, dit le baron dont la physionomie s'éclaira.

Cléguérec interrompit sa promenade et vint appuyer son front aux vitres humides de buée. Ce mot de départ échappé à ses lèvres, sans qu'il sût comment, sonnait désagréablement à ses oreilles. Pourquoi en avait-il parlé ? En une minute, il repassa dans son cerveau toutes les séductions de la patrie, si éloignées les autres années. Mais, à cette heure, le monde et ses plaisirs, les dîners joyeux, le théâtre, la musique, rien ne lui semblait digne de l'effort qu'il allait faire en s'éloignant. A la vérité, ce voyage en France, impossible dans d'autres conditions, devenait avantageux du moment qu'un homme sûr promettait d'avoir l'œil sur la ferme. Maurice avait des comptes à rendre à ceux qui l'avaient aidé de leurs capitaux. La régularité de sa correspondance d'affaires était irréprochable, mais on lui avait fait sentir plusieurs fois que des explications verbales étaient désirées. Vains efforts pour se convaincre lui-même ! Malgré tout, l'idée qu'il allait quitter l'Hermitage lui apportait à cette heure une impression inconnue : désormais, pour lui, ce n'était plus dans la Prairie que se trouvait l'exil.

Quelqu'un lui touchait l'épaule ; il se retourna et rencontra les yeux de son visiteur fixés sur lui.

— Vous hésitez maintenant à partir ? lui dit le baron. Ne serait-ce pas signe qu'il est bon, même pour vous, de nous quitter ?

— Ne parlons pas de moi, répondit le jeune homme. Que gagneriez à mon départ ? Il faudra, un jour ou l'autre, que je revienne.

— Assurément, vous reviendrez. Mais, durant ces longues semaines de tête-à-tête dans ce désert tout blanc, j'aurai dans ma main le cœur et l'âme de ma fille. Je lui apprendrai doucement bien des choses qu'elle ignore sur elle-même, sur la vie, sur un passé douloureux. C'est une besogne qui me regarde ; elle serait presque impossible si vous étiez là. Vous pouvez partir tranquille : vos grands travaux de l'année sont finis, l'usine a terminé sa tâche de la saison. Et puis je serai là pour surveiller tout, moi, votre obligé jusqu'à ma dernière heure... Vous partirez, n'est-ce pas ?

— Ce que vous avez fait ces jours passés. Revenez chez nous. Annoncez à l'enfant, vous même, qu'il faut que vous alliez en France. Pauvre petite ! Il y a longtemps qu'elle connaît le rude pouvoir de ces deux syllabes : *il faut* ! Ne lui dites pas que vous m'avez vu. Si elle allait deviner quelque chose et m'en vouloir !... Enfin, puisqu'elle vous a appelé son frère, ménagez-la comme vous aimeriez que votre sœur, à sa place, fût ménagée.

Ils brisèrent l'entretien à ces mots. Cléguérec reconduisit son visiteur jusqu'au bas du perron de bois. Comme ils allaient se séparer, le baron entendit le claquement du pavillon froissé par la bise aigue. Il leva la tête, puis l'inclina lentement, et dit en montrant les plis tricolores :

— Je n'en avais pas besoin pour savoir que je suis chez un bon Français.

Rabat, toujours embusqué derrière sa fenêtre, se sentit tressaillir dans toutes ses fibres à la vue de cet hommage courtois. A partir de ce jour il prit l'habitude d'ôter son béret quand il rencontrait le baron d'Oberkorn, qui rendait gravement le salut "coup pour coup," comme disait le matelot.

Le même jour, en voyant entrer son voisin, Irène lui dit : — Que vous arrive-t-il ? vous avez un ennui ? Votre visage n'est plus le même !

Cléguérec saisit le joint qui s'ouvrait, parla de difficultés avec ses commanditaires, de capitaux insuffisants, et conclut à la nécessité d'un voyage probable en France.

La poitrine de la jeune fille se souleva longuement ; elle ferma les yeux, fit un effort pour tenir sa tête droite et pose cette seule question, en enveloppant Maurice tout entier de son regard :

— Vous reviendrez ?

Il répondit en tâchant de sourire :

— Je ne puis guère m'en dispenser, à moins que vous ne preniez la direction de ma sucrerie et de mon ranch.

— Mon Dieu ! qu'on a tort d'arranger l'avenir ! dit-elle sans relever la plaisanterie. J'avais compté sur un hiver tout différent des autres. Que s'est-il donc passé depuis hier ?

— Une lettre... balbutia Maurice, en feignant de chercher dans sa poche pour ne pas rencontrer les yeux d'Irène.

Il mentait mal, n'en ayant pas l'habitude ; mais il mentait assez bien pour cette candeur ignorante de tout mensonge. Elle demanda, sans voir la pantomime de son visiteur :

— Votre départ est décidé, alors ? Vous en parliez comme d'une chose probable.

— La raison veut que je parte, répondit Cléguérec. Mais nous nous verrons encore... plusieurs fois.

— Ah ! soupira-t-elle, je crois que j'aimerais mieux vous voir partir aujourd'hui ! Je sais ce que sont les dernières heures passées dans les lieux et près des personnes que l'on aime.

Elle avait tâché de reprendre son ouvrage de couture grossière, mais deux larmes, après avoir roulé dans ses yeux, tombèrent sur le corsage de sa robe encore presque neuve. Pauvre robe ! A quoi servirait-elle désormais ? Cependant Irène, tout

en essayant sans affectation les deux gouttes brillantes, ne regrettait pas sa petite m. ntre d'or. Ces jours de bonheur qu'elle venait de passer, pendant la séparation elle tâcherait de les faire revivre.

— Si vous pleurez, je ne pourrai jamais partir !

Elle leva les yeux à ces paroles, et vit la figure de Maurice bouleversée par le spectacle de cette douleur dont il connaissait la cause, le remède aussi ! Un rayon de joie brilla sur les traits de la jeune fille, comme une apparition de soleil dans une matinée pluvieuse. Si les hommes savaient ce que peuvent, à certains moments, pour calmer, consoler, soutenir une femme, quelques mots sortis du cœur !

— Partez sans crainte, dit-elle ; je sens maintenant que vous n'oublierez pas la petite sœur que vous laissez dans les neiges. D'ailleurs vous ne pourrez guère penser à l'Hermitage que que vous ne pensiez par la même occasion à la Maison Crise. À propos, qui surveillera votre domaine ?

— Je compte prier votre père de prendre ce soin.

— Mon père ! s'écria-t-elle les yeux brillants.

Elle éprouvait une nouvelle joie. Son père allait remplacer Maurice ! Quel lien entre eux et avec elle ! On aurait dit qu'elle venait d'apprendre que le voyageur ne s'éloignerait jamais hors de portée de sa vue. Elle aborda d'elle-même les plans de voyage dont, à vrai dire, Cléguérec s'était peu mis en peine jusque-là. On parla de New-York.

— Vous y verrez votre cousin ? demanda Irène

— Forcément. Vous savez donc qu'il est à New York ?

Maurice apprit alors pour la première fois que le vicomte avait raconté toute son histoire à mademoiselle d'Oberkorn. Mais, si le jeune Parisien avait cru ébrouer sa confidente, il avait fait fausse route. Irène le jugeait avec une sévérité que ce héros, probablement, ne soupçonnait guère. Par contre, elle n'avait pas d'adjectif assez tendre quand elle parlait de ma le moiselle de Montdauphin.

— Vous la verrez à Paris ? demanda-t-elle à Maurice

— D'un côté je le désire, de l'autre je le dénonce. Que lui dirai-je ? Après tout, j'ai peur qu'elle n'ait été imprudente.

— Imprudente de se fier à la parole de celui qu'elle aime ?

Il y avait tant de surprise indignée dans cette exclamation, que Maurice n'osa pas s'expliquer davantage. Comme il se taisait, Irène lui demanda :

— Si vous étiez à la place de votre ami, agiriez-vous comme il est en train d'agir ?

— Non, dit-il gravement.

— Mais qui sait ? peut-être que vous avez une fiancée en France, vous aussi ?

— Je n'ai de fiancé nulle part, répondit Cléguérec ; en France encore moins qu'ailleurs.

Cette phrase, restée à terre comme une balle qu'aucun joueur ne se hasarde à ramasser, mit fin à la conversation pour ce jour-là.

Cléguérec s'en fut à ses affaires, s'efforçant de ne penser qu'une chose, c'est qu'il avait seulement cinq jours devant lui pour préparer son absence.

Pendant ce temps-là, M. d'Oberkorn, qui s'était caché dans un coin de sa maison pour laisser à Maurice le temps d'accomplir sa tâche, reparaisait devant sa fille tout tremblant d'inquiétude. Irène le regarda, et comprit dans ce coup d'œil qu'il savait tout. Elle ne témoigna rien de ce qui se passait dans son cœur, mais, allant à son père, elle prit la tête du vieillard dans ses mains et l'embrassa au front.

— Aimons-nous bien, papa ! lui dit-elle d'une voix triste mais assurée.

— As-tu peur que ma tendresse ne puisse te suffire, enfant, soupire le vieillard en la serrant avec force sur sa poitrine.

— Oh ! tout au contraire. J'ai peur d'une seule chose : que vous ne m'aimiez trop ! répondit-elle.

Son regard, qui semblait troublé de l'apparition d'un objet très lointain, rappelait alors au baron un certain regard qu'il avait vu dans d'autres yeux, des yeux à cette heure fermés pour toujours.

III

Maurice de Cléguérec sembla se réveiller précisément à l'heure où il aurait fallu s'endormir, autrement dit quand il se trouva étendu entre les draps de sa couchette de sleeping-car, en quittant Wabigoon. Il pensa pour la première fois depuis près d'une semaine, et, pour la première fois, il permit à certaines voix indiscrètes, que sa volonté jusque-là faisait taire, de lui poser cette question :

— Pourquoi pars-tu ?

Il ne s'était pas demandé plus tôt pourquoi il partait, parce qu'il voulait partir, et qu'il savait que la volonté, comme la vertu, joue gros jeu, dans certains cas, à s'interroger. Le parlementarisme ou, si l'on préfère, la manie des questions, c'est-à-dire l'analyse, ne vaut pas mieux, pour le gouvernement de l'individu que pour le gouvernement des peuples. Voilà pourquoi, depuis que l'analyse règne dans le roman, les honnêtes gens s'y font rares.

Ce qui prouve que Maurice avait bien fait de ne pas s'interroger les jours précédents, c'est qu'à cette heure il s'étonnait lui-même de la résolution qu'il avait prise et, plus encore, d'avoir exécuté cette résolution. Mais il était trop las de corps et d'esprit pour pousser la réaction plus loin. D'ailleurs son sleeping-car roulait vers l'Atlantique dans la nuit froide ; au bout de quelques heures le mouvement du train finit par l'engourdir.

Il s'éveilla au jour. Une grande tristesse l'accablait, dont il s'irrita de même qu'on l'irrite d'une matinée pluvieuse au début d'une partie de plaisir. La joie seule aurait dû se faire sentir en lui ; chaque tour de roue le rapprochait de la France ! Il eût beau tâcher de se convaincre qu'il était joyeux. Il se convainquit seulement qu'il s'éloignait de l'Hermitage... et autres lieux voisins. Bientôt il ne songea qu'à Irène. Avec amour ? Non, en bonne justice ; mais avec une extrême mélancolie.

Et pourtant, mademoiselle d'Oberkorn avait traversé leurs derniers entretiens, même l'entrevue des adieux, sans laisser échapper une plainte, un aveu, une larme, à peine un soupir. Mais cette résignation sans murmure, privilège douloureux et sublime des races du Nord et de l'Orient, troublait Maurice, comme elle a troublé tant de lecteurs de Tolstoï, chez nous, d'une sensation aiguë, vibrante, passionnée. Ces grands yeux le poursuivaient impitoyablement d'un regard dont aucune amertume ne rabaisait la douleur. Il ne cessa de les sentir fixés sur lui pendant soixante heures de rêverie forcée. En partant, il pouvait s'être montré honnête ; mais n'avait-il pas été cruel ? Une exclamation dont il ne soupçonnait pas l'égoïsme tout masculin lui revenait constamment sur les lèvres :

— Ah ! pourquoi l'ai-je connue !

Il espérait que sa rencontre avec Alain pourrait le distraire de cette disposition d'esprit fâcheuse et compliquée. Mais, pour dire les choses dans leur vérité, les deux cousins furent mécontents l'un de l'autre, et leur sympathie mutuelle fut loin de s'accroître.

Le plus jeune des deux éprouva une sorte d'agréable désillusion en trouvant Cléguérec assez différent de ce qu'il était à l'Hermitage, moins assuré dans son attitude, moins olympien dans sa sérénité, moins ironique et moins sévère. Cette revanche inattendue augmenta l'aplomb d'Alain, au préjudice du charme que lui donnaient son naturel et sa bonne grâce. On aurait dit, quant à lui, qu'il n'avait jamais vécu et surtout qu'il ne comptait plus vivre en dehors du triangle formé par Broadway, le Central Park, et la Cinquième Avenue.

Rien qu'en l'apercevant, très Parisien encore dans sa correction, avec une note déjà sûre de hardiesse américaine, Maurice dut avouer que le vicomte portait haut, sur le terrain fashionable, le prestige du nom français. Le compte rendu de ses exploits ne démentit pas sa bonne mine. Il s'était fait des amis de toutes les jeunes filles de la haute société, c'est-à-dire de toutes celles dont les pères chiffraient leur fortune par dix

millions de dollars et au-dessus. Il entrevoyait un hiver effroyablement chargé d'invitations.

—Vous comptez passer l'hiver ici ? lui demanda Maurice.

La question, dont il comprit le sens, ne parut point lui plaire. Il répondit avec un léger agacement, du ton d'un homme décidé à ne pas revenir deux fois sur un sujet délicat :

—Mon père m'a posé cet *ultimatum* : ou ne pas renoncer en France, ou y rentrer en déclarant sur l'honneur que j'ai renoncé à mes rêves d'avenir...

—Vos rêves ? souligna son cousin.

—Ne jouons pas sur les mots. Je prends, en restant à New-York, la seule ligne de conduite intelligente. Mon père, tôt ou tard, se lassera de payer les frais de la guerre, c'est à dire les frais du voyage.

—D'autant que vous choisissez des campements dispendieux, fit remarquer Maurice en désignant les meubles et les tentures du salon de l'hôtel, un des plus ruineux de l'Amérique.

Alain cligna de l'œil avec un sourire espiègle, se renversa dans son rocking chair, et dit en s'environnant d'un blond nuage de tabac égyptien :

—Je serais bien bête de m'en passer ! Mais, si vous voulez me promettre de ne pas me trahir, je vous dirai quelque chose de plus drôle : je fais des dettes !... à New-York !... moi qui n'en ai jamais fait sérieusement à Paris !

—Oui, c'est très drôle, convint Cléguérec, sans avoir beaucoup envie de rire. Ah ! vous faites des dettes ? Peut-on savoir pourquoi... ou pour qui ?

—Tiens ! pour Gladys Pauwell, parbleu !

—Pour Gladys Pauwell !... répéta Maurice au comble de la stupefaction.

Le vicomte de Lavaudiu éclata de rire à cette interjection vertueuse.

—Oh ! cousin ! voilà un effarement qui sent le Nord-Ouest d'une lieue. Ce n'est pourtant pas la première fois que vous venez à New-York ! Mon Dieu ! j'avoue que Gladys me compromet un peu ; elle m'affiche, elle m'accapare. Elle m'invite constamment à dîner chez ses parents. Comme de raison, je lui rends ses politesses. Vous ne vous figurez pas comme cela coûte cher.

—Non.

—Ne croyez pas que je me tire d'affaire avec de simples politesses. Il y a les pique-niques. Cette jeune personne les adore et c'est moi, généralement, qui suis son chevalier. Ruineux, absolument ruineux, les pique-niques ! La voiture—bienheureux quand ce n'est pas un yacht !—les fleurs, le champagne, les musiciens pour faire danser... On n'a pas le temps de voir filer ces pauvres billets de banque. En dehors des pique-niques, il y a le théâtre : les deux genres de fête le même jour, parfois. Ou bien nous allons au bal. Une voiture pour la nuit coûte cent francs ; c'est réglé. Quant aux bouquets, il n'y a pas de règle. Saviez-vous que, dans une saison, les fleuristes de New-York encaissent le même chiffre que celles de Paris et de Londres réunies ?

—Ma foi non ! dit Maurice.

—Eh bien, moi, je le sais par expérience. Bref, mon excellent cousin, quand vous verrez mon père, tâchez de le préparer doucement à...

—Votre vengeance ?

—Oui ; mon père me frappe dans mes inclinations : je le frappe dans sa bourse. Il m'exile : je l'appauvris. Chère Simone ! On te trouve trop pauvre ? En avant les notes et les factures pour les beaux yeux de Gladys Pauwell qui a des millions de dollars ! On a peur que je danse avec toi ? Vingt louis par soirée pour le cotillon de l'Américaine ! On m'empêche de t'offrir un bouquet de violettes de deux sous ? Très bien ; Gladys aime les orchidées, elle en aura. Comprenez-vous maintenant ma vengeance ?

—Elle est exquise de raffinement. Une chose m'attonne, par exemple ; qui vous procure des fonds ?

Le vicomte suspendit le balancement de son rocking-chair et, baissant la voix comme si quelque oreille indiscreète eût pu l'entendre :

—C'est bien simple. Pauwell est armateur ; mais il est aussi banquier. C'est lui qui négocie les traites de mon père. De là à négocier les miennes il n'y avait qu'un pas.

—Et il l'a franchi ?

—Avec une facilité qui l'honore. Par exemple, le jour où il faudra liquider, je prévois un quart d'heure moins facile.

—Vous verrez que tout ira bien, répondit Maurice en tirant sa montre. Pauwell a une "couverture". Mais il faut que je vous quitte pour des courses. Mon bateau part demain.

Au même instant un groom de l'hôtel s'approcha de Lavaudiu.

—Une visite pour monsieur, au salon des dames, annonça-t-il.

—Ce ne peut être que Gladys, fit Alain. Je veux que vous la voyiez. Venez-vous ?

—Allons ! cette jeune personne m'intéresse tout particulièrement.

—Pourquoi ? dit le vicomte en se retournant.

—Mais... parce que j'ai l'honneur d'être votre cousin, répondit évasivement Cléguérec.

Ils parvinrent, à travers un dédale de couloirs et d'escaliers, à une sorte de boudoir qui avait son entrée distincte dans une rue latérale : *Ladies' entrance*. Sur les murs tendus de peluche d'un bleu criard, des tableaux tout neufs des maîtres français les plus chers éclataient dans des cadres prodigieux, derrière des feuilles de verre qui les faisaient ressembler à d'immense aquarelles. Chacun de ces chefs-d'œuvre portait une inscription indiquant le sujet, le nom du peintre, et en chiffres majestueux, le prix payé pour l'acquisition de la toile, usage qu'une fausse prudence empêchera longtemps encore d'adopter chez nous. Et pourtant quels guides précieux que ces chiffres, pour l'admiration mal éclairée !

Devant la cheminée, qui semblait fléchir sous le poids de bronzes, Gladys se tenait debout, approchant un pied merveilleux de la grille toute rouge de coke embrasé. Elle était de taille moyenne, admirablement proportionnée dans sa personne, vraiment jolie, avec cette trace évidente mais, au fond, attractive de race foncée, qui se laisse deviner sept fois sur dix dans la beauté américaine des Etats-Unis. Sa toilette, non pas irréprochable de goût, mais intéressante, se trompait d'heure et de lieu. On aurait dit une bourgeoise parisienne très millionnaire et un peu excentrique sortant d'un mariage à Saint-Philippe. Cependant Gladys sortait de chez elle pour prendre l'air et flâner dans quelques boutiques, tout simplement.

—Bonjour ! dit-elle en secouant la main de son ami Lavaudiu. Je passais devant le *Windsor*. Je suis entrée pour voir si vous étiez là et prendre le thé avec vous. Ils ont le meilleur caviar de New-York.

Alain commanda le thé et les sandwiches ; puis il présenta Cléguérec.

—Je suis si contente de vous voir ! dit-elle avec une poignée de main en tout semblable à la précédente. Le vicomte me fatigue la tête avec ses histoires du Nord-Ouest. Et, vous savez ; toutes petites on nous habitue à croire qu'un fermier de la Prairie mange sans fourchette, ne change pas de vêtement et dort avec ses bottes.

—Quand il est assez heureux pour avoir des bottes, souligna Maurice avec un sérieux parfait.

—Bon ! dit-elle après l'avoir examiné. Il y a des exceptions à toute règle. Mais — montrant Alain — quelle idée passait dans la tête de ce jeune homme ? Rester un mois dans la Prairie ! Quelle excentricité !

Maurice comprit que miss Pauwell ignorait jusqu'à l'existence d'une rivale. Sans regarder son cousin qui trahissait un commencement d'inquiétude, il répondit :

—Fantaisie de touriste qui veut tout voir dans un pays, les choses laides comme les choses jolies. Mais mon ami Lavaudiu avait trop bon goût pour ne pas revenir aux jolies, en fin de compte.

—Il n'y a qu'un Français pour tourner des compliments

agréables. Cher monsieur de Cléguérec, j'adore les compliments ! J'espère que vous faites un long séjour à New-York ?

— Hélas ! que ferait à New-York un formier de la Prairie ? Je pars demain, et même je dois vous quitter pour aller choisir ma cabine sur la Savoie.

— *Nonsense !* Le portier du *Windsor* la choisira mieux que vous !

Cléguérec insista, prétendant avoir d'autres affaires.

— Alors vous venez dîner à la maison. Je serai enchantée J'inviterai une de mes amies pour assurer l'équilibre du flirt. Huit heures, voulez-vous ?

A huit heures, Maurice, escorté d'Alain, gravissait les six marches extérieures du perron de grès de couleur rouille, au bas duquel, sur le paillason-brosso, était répété en rouge le numéro de la maison. Ils traversèrent un vestibule de grandeur médiocre tout étincelant de cuivres, puis un premier salon nu comme la main, destiné aux réunions dansantes, puis un autre encombré comme la boutique d'un tapissier de grande marque. Enfin ils pénétrèrent dans un parloir de famille où se tenaient, sans parler de Gladys, le père Pauwell, la mère Pauwell et cinq jeunes Panwell de sexes divers, dont les âges variaient de neuf à dix-sept ans. Ces personnalités, surtout les jeunes, causaient ensemble à grand bruit et ne tournèrent même pas la tête, jusqu'au moment où la sœur aînée jugea convenable de présenter son nouvel ami. Cléguérec échangea dans l'ordre voulu sept poignées de main de sept pointures différentes. Comme il achevait la tournée, Florence Kennedy, celle des compagnes ordinaires de Gladys qui s'était trouvée libre, fit son apparition avec un grand froufrou de satin et de soie. Peut-être qu'elle n'aurait pas damné un saint par sa beauté, trop en dehors pour être "suggestive," mais elle aurait damné, par sa toilette, la plus raffinée de nos élégantes. Cependant, elle se faisait habiller à Philadelphie : mais on ignore chez nous la supériorité naissante des couturières américaines. Gare aux surprises de l'avenir !

Gladys présenta Cléguérec à son amie ; puis on passa dans la salle à manger, dont la table disparaissait sous un nombre infini d'objets, tenant de la quincaillerie par leur forme d'une simplicité voulue, de l'argenterie par leur matière. Une abondante frondaison de lianes orchidées s'élançait du milieu du surtout, et grimpaient autour d'une cage de verre dépoli tamisant l'éclat d'une lampe électrique. Ce rideau luxueux rendait la moitié des convives complètement étrangère à l'autre. On aurait pu célébrer des funérailles à un bout de la table, sans attrister les membres de la réunion assis à l'extrémité opposée. Maurice, qui s'était promis d'observer, pour sa gouverne, les façons d'agir de Gladys et d'Alain, n'aurait pas même pu dire, quand tout le monde fut installé, si ces deux intéressants personnages étaient à New-York en ce moment.

A vrai dire, sa voisine lui laissait peu de temps à consacrer au reste du genre humain. Florence appartenait à la catégorie des Américaines exubérantes. Après le potage, Cléguérec savait déjà qu'elle était majeure, que Cavillier est le seul endroit de Paris où l'on puisse prendre un bon lunch, que Z... avait "raté" son portrait l'année précédente, et qu'elle avait traversé onze fois l'Océan, ce nombre impair démontrant, ainsi qu'elle l'expliqua, que Mrs Kennedy s'était attardée en France, à une époque où certaine affaire sérieuse la rappelait au logis en Amérique.

— Vous avez connu les Français de bonne heure, dit Maurice à sa voisine. Que pensez-vous d'eux ?

— En tant que nation, répondit-elle sans hésiter, je les mets en première ligne après nous. En tant qu'individus, sauf exceptions, je leur trouve deux inconvénients graves : ils prennent le flirt trop au sérieux, et trop à la légère le mariage.

— Pour ce qui est du flirt, protesta Cléguérec, ne craignez rien pour moi : je suis dans les exceptions.

— Oh ! vous, vous avez voyagé ! fit-elle. Mais vous ne dites pas ce que vous seriez comme mari.

— Détestable, qu'on se tienne pour averti. Je ferai le malheur de celle qui m'épousera.

— Je vous remercie de me prévenir en temps utile. Mais la précaution est superflue. Jusqu'à vingt-cinq ans, je suis invulnérable.

— Qui sait ?

— Non, je vous assure. Je l'ai décidé ainsi. J'ai la faiblesse de croire que, parmi les créatures humaines éclairées par le soleil en vingt-quatre heures, il n'en est pas de plus heureuse que Florence Kennedy.

— Il paraît que vous êtes aussi dans les exceptions, répondit Maurice qui revoyait tout à coup — par un effet de contraste — le visage pâli qu'avait Irène en recevant ses adieux.

Il passa la main sur son front et, trop maître de lui pour infliger sa mélancolie à une pareille voisine, il reprit :

— Eh bien, par bonheur, moi aussi je suis invulnérable.

— Qui sait ? demanda-t-elle à son tour avec un de ces jolis regards que les Anglais nomment *wicked*, mot impossible à traduire, sauf par le sens délicat et aimable de "coquin."

— Oh ! je ne me fais pas d'illusion sur les dangers que je cours, dit Maurice en riant. Tout autre, à la place que j'occupe en ce moment, serait un homme perdu. Mais j'ai là, sur mon cœur, un talisman qui m'ôte toute crainte.

— Le portrait de la bien-aimée ?

— Non, un billet de passage pour le Havre. Demain, à l'heure où nous sommes, je ne verrai déjà plus le phare de *Sandy Hook*.

— Fi ! le lâche ! Toutefois ne vous croyez pas sauvé pour autant. On part... mais on revient, et alors... Voyez plutôt votre ami : ce pauvre jeune homme avait eu la force de s'en fuir chez les Indiens, à moitié chemin des Montagnes Rocheuses. De quoi lui sert maintenant cette tentative désespérée ? Jo crois que les Parisiennes peuvent mener son deuil.

Cléguérec se sentit encore une fois le cœur serré. Il pensait alors, non plus à Irène, mais à cette autre jeune fille qu'il ne connaissait pas et qui devait se préparer en effet, selon toute apparence, à "mener le deuil" de ses illusions.

À la vue de son air attristé, Florence Kennedy s'imagina qu'il continuait la plaisanterie.

— Allons ! prenez courage. Nous savons être généreuses de temps en temps. Après tout, nous pouvons bien faire grâce à une victime sur deux.

A ces mots, elle suivit Mrs Pauwell qui regagnait le salon avec Gladys et les enfants en bas âge, laissant les hommes au "claret" et à ces délicieux "havana" si peu connus chez nous. Quand les deux partis se rejoignirent, ce fut Gladys qui accapara l'ami d'Alain, probablement d'après les sages conseils de ce dernier. Ils causèrent pendant une heure très sérieusement, sans allusion à un avenir quelconque. Seulement, comme ils allaient se quitter, misso Pauwell dit à Cléguérec :

— Vous me connaissez un peu maintenant, mais moi, je vous connaissais depuis longtemps. Je sais ce que vaut votre amitié. Peut-être que vous me la donnerez un jour.

Il ne put s'empêcher de reconnaître qu'elle méritait d'inspirer la sympathie et même l'amitié. D'ailleurs, elle semblait presque rassise et posée à côté de Florence. Son défaut le plus grave était d'arriver, sans le savoir, après une autre.

Quoi qu'il en soit, en regagnant à pied le *Windsor* avec son cousin, Maurice ne parla ni de Florence, ni de Gladys, ni de l'opulente hospitalité des Pauwell. Irène d'Oberkorn et sa récente maladie firent le sujet de la conversation. Quant à la convalescence et aux divers incidents qui l'avaient accompagnée ou suivie, Cléguérec, bien entendu, n'en parla point. Alain, de son côté, ne fit aucune mention de Simone, ce qui mécontenta fort le Canadien.

"Après tout, se disait celui-ci en se retournant dans son lit pour tâcher de dormir, je ne suis pas le gardien du bonheur de mademoiselle de Montdauphin. Grâce à Dieu, je ne suis pas le chargé du bonheur de personne !"

Mais ce soupir d'égoïste satisfaction s'échappait encore de sa poitrine, qu'il voyait déjà les yeux mouillés d'Irène chercher les siens avec un muet reproche, comme pour lui dire :

— Ingrat ! de qui donc, sinon de vous, dépend mon bonheur ?

VI

Le général de Berdous passait deux heures chaque matin à lire les journaux dans son cabinet, la double porte soigneusement fermée, afin que sa fille, dont le petit salon était contigu, ne l'entendit point jurer. Les occasions de jurer ne manquent pas aujourd'hui quand on lit un journal, surtout si l'on est à cheval sur l'honneur, la justice, le droit, le bon sens et la grammaire, ce qui était le cas du divisionnaire mis à la retraite deux ans plus tôt — sans compter qu'il avait dans les veines le sang cévénol ! Mais tout porte à croire que le vieux guerrier cherchait plus qu'il ne fuyait cette crise quotidienne, tant le moindre juron était chose inconnue dans sa bouche à partir de dix heures du matin (sauf les jours où il sentait sa balle). Evidemment cette évacuation *ante meridiem* le dégageait pour le reste des vingt-quatre heures, et le mettait à même de ne jamais heurter d'un mot trop militaire les jolies oreilles roses de Marie de Berdous, dont il remplaçait la mère avec la respectueuse austérité d'un paladin commis à la garde d'une princesse.

Le général achevait sa cure, un certain matin de novembre, quand son domestique lui annonça Maurice. La surprise fut telle, que quatre ou cinq jurons, encore retenus dans son intérieur, se trouvèrent éliminés avant que Cléguérec fût assis.

Un quart d'heure fut employé à refaire connaissance. Le jeune homme dit qu'il avait débarqué au Havre la veille, que sa première course était pour son ancien chef, qu'il le trouvait toujours le même malgré sa redingote de "civil," que mademoiselle Marie devait être à cette heure une forte belle demoiselle. Enfin arriva la question inévitable :

—Que diantre venez-vous faire ici ? Est-ce un congé ou une retraite ?

—Ah ! mon général, si vous pouviez me renseigner !... répondit Maurice. Nous en recauserons, mais j'aime mieux vous donner tout de suite le thème de la manœuvre, ainsi que nous disions dans le bon temps. Pour les simples pékins, je viens m'amuser et régler quelques affaires. Pour vous, pour vous seul, je viens... Ma foi ! je veux bien être pendu si je peux vous l'expliquer. Il faut tâcher, cependant... J'ai un voisin là-bas, là-bas. Ce voisin a une fille...

—Dont vous êtes amoureux ?

—Hélas ! c'est elle — je vous parle comme à un confesseur — c'est elle qui s'est mis dans la tête que je suis digne de son affection. Je me hâte de déclarer qu'elle n'a pas beaucoup de choix.

—Honnête, cette petite ?

—Honnête, jolie, bonne, dévouée, intelligente, de vieille noblesse et pas tout à fait dix-sept ans.

—Ah ! ah ! D'après ce que j'ai lu, je ne croyais pas la Prairie si bien habitée. Et vous ne sentez rien pour cette jeune personne ?

—Je ne sentais rien quand je la voyais tous les jours. Depuis que je ne peux plus la voir, je sens quelque chose. Mais je ne pourrais que vous dire au juste ce que je sens. Une troublante pitié, peut-être.

—Eh bien ! mon garçon, épousez-là d'abord. Ensuite vous analyserez à loisir ce que vous sentez. A-t-elle de l'argent.

—Pas un sou.

—Ah ! diable ! Et de votre côté ?

—Je n'ai pas à me plaindre du présent, ni à désespérer de l'avenir.

—Alors, mon ami, si vous n'avez qu'à étendre la main pour avoir une bonne femme... Je vous assure qu'elles sont rares, du moins à Paris. Moi je n'en connais qu'une, mais celle-là n'est pas pour vos beaux yeux. Si mon gendre habitait seulement de l'autre côté de la rue, je trouverais que c'est trop loin. Réfléchissez bien. Attendez-vous que votre fortune soit faite ? C'est ou moins dix ans. Vous en aurez quarante, ce qui est trop. Vous serez fatigué ; vous ne connaîtrez plus le monde et vous aurez perdu, quant au vrai bonheur, les dix plus belles

années de la vie. Donc, mon brave Maurice, épousez votre petite amie sans tarder. Je ne vois pour vous qu'un seul sacrifice : l'argent.

—Il y en a un autre, dit Maurice, les yeux fixés sur le général. Son père, le baron d'Oberkorn, est un gentilhomme prussien.

—Que le diable vous emporte ! fit M. de Berdous en froissant son journal et en se levant de son fauteuil.

Mais ce mouvement impétueux lui arracha un cri de douleur, suivi d'un juron trop volumineux pour être incorporé dans le format ordinaire d'un livre. Il venait de "sentir sa balle".

—Prussienne aussi, la gueuse ! hurla-t-il en s'accrochant à la cheminée pour se remettre.

—Mon pauvre général !... Ce n'est pas ma faute dit Cléguérec.

—Evidemment, ce n'est pas votre faute. Mais, franchement vous êtes un ami par trop malchanceux !... Un jour vous bouculez un monsieur... c'est votre supérieur hiérarchique ! Vous tuez votre adversaire en duel... voilà que vous devez, à ce ce qu'il paraît, nourrir sa famille. Enfin vous vous amourez de la seule femme, peut-être, qu'il serait dans vos moyens d'épouser... c'est une Allemande !

—Mais, mon général, si je voulais pousser les choses plus loin, je ne serais pas ici.

—A la bonne heure ! Seulement seriez-vous parti, si vous aviez la certitude que les choses ne risquent pas d'aller plus loin ? Je ne dis pas que vous avez eu tort de partir. Ce que je dis, par exemple, c'est que vous jonez gros jeu. Voyez-vous, mon garçon, je vous connais, moi ! Je vous ai suivi. Je vous ai vu revenir d'un voyage d'une année, sans avoir oublié vos comptes avec un pauvre diable qui, en somme, ne vous avait pas fait grand-chose. Et vous allez me faire croire que vous oublierez en trois mois une demoiselle qui vous adore et que... Vous ne vous êtes pas vu dans la glace, tout à l'heure, quand vous en parliez !

—Je ne suis plus très habitué à me regarder dans les glaces, dit Maurice en souriant.

—Eh bien, mon brave, je vous conseille fortement de reprendre cette habitude, au moral tout au moins. surveillez-vous, étudiez-vous. J'ai l'intime conviction que l'homme le plus fort e va pas où il veut, quand il s'agit d'amour. Seulement, s'il n'est pas un imbécile ou un malfaitenr, il faut qu'il sache où il va, pour agir en conséquence.

—Mon général, je vous reverrai souvent. Vous êtes un bon médecin... et l'on assure que les Parisiennes sont de charmants remèdes.

—Oui, faites semblant de rire ! dit M. de Berdous en haussant les épaules : vous êtes dans cette agréable alternative ou d'aimer ici une femme que vous ne pourrez pas épouser, parce qu'elle refusera d'aller là-bas, ou d'aimer là-bas une femme que...

Brusquement il s'interrompit et vint se rasseoir dans son fauteuil, avec plus de précaution qu'il n'en avait mis à se lever. Comme il ne faisait pas mine de vouloir achever sa phrase, Cléguérec reprit :

—Vous vous arrêtez juste au moment où la conversation devenait intéressante.

—J'aimerais mieux vous voir moins intéressé, mon cher Maurice. Mais vous auriez bien tort de croire que vous me mettez dans l'embarras. On n'est jamais embarrassé de parler patriotisme avec une balle dans les côtes. Vous allez me dire que nombre d'honnêtes gens, qui n'ont aucun droit aux Invalides, traitent la question avec une aisance parfaite et soulèvent les masses d'un mot. Que voulez-vous ? En France, pour une raison ou pour une autre, le patriotisme est devenu sentimental. Au temps de Fontenoy, les gentilshommes des deux armées jouaient aux cartes et buvaient ensemble la veille de la bataille. Le lendemain, ils s'entretenaient comme de braves gens. Aujourd'hui nous ne voulons même plus respirer le parfum d'une fleur éclose sur la terre ennemie. Quelle différence voyez-vous entre ces deux façons d'être patriotes ?

—Aucune dans le fond, dit Cléguérec, puisqu'on se tue encore plus et encore mieux qu'on ne se tuait autrefois. Seulement, autrefois, c'étaient deux aristocraties qui se battaient; car même le simple soldat de jadis, séparé par son choix ou par le sort du reste de la nation, était une façon d'aristocrate. Aujourd'hui, ce sont deux peuples qui se battent.

—Très bien ! Mais l'aristocratie d'aujourd'hui n'a qu'un privilège : celui de donner l'exemple au peuple. Nous savons du reste, vous et moi qui sommes du métier, que ce n'est pas avec du sentiment qu'on reprendra l'Alsace et la Lorraine. Mais si nous critiquons le sentiment, nous serions juste aussi bien avisés que ces maris qui se moquent de leurs femmes quand elles vont à la messe. Il vient un jour, une heure où la messe produit son effet salutaire et empêche le mari d'être... battu. J'estime que les maris qui vont à la messe ont mille fois raison. J'estime que des hommes comme nous doivent s'incliner devant la dévotion sentimentale du patriotisme.

—Conclusion : c'est un crime épouser une Allemande.

—Pas du tout. Mais il vaut mieux ne pas épouser une Allemande. Et remarquez, mon cher ami, que l'honneur, tel que nous l'entendons, consiste non pas à éviter les crimes, mais à faire ce qui vaut le mieux. Tout ceci, bien entendu, reste entre nous. Et maintenant, allons faire notre cour à ma fille, pour qu'elle nous invite à déjeuner.

Mademoiselle de Berdous, petite personne mince, fine et flexible comme une lame d'épée, méritait une place en vue dans la catégorie intéressante des jolies laides. Son masque profondément fonillé de brune intelligente, son nez hardi, saillant, mais sans courbe aquiline, sa bouche un peu grande, une bouche de philosophe et d'orateur, formaient un ensemble un peu heurté, dont la dissonance venait se fondre dans l'harmonie du regard de deux yeux superbes.

Maurice l'avait connue enfant; il la retrouvait jeune fille après une séparation de plusieurs années. Pour la première fois de leur vie, les mots de "mademoiselle" et de "monsieur" venaient sur leurs lèvres. Mais la transition s'accomplit de part et d'autre avec une aisance extrême, et le général, dont la passion paternelle connaissait la jalousie dans quelques une de ses angoisses, fut rassuré dès les premières minutes de l'entrevue.

La conversation prit d'ailleurs assez vite le caractère de ce qu'on nomme *interview* dans le style journalistique d'aujourd'hui, et l'on aurait pu croire que Marie de Berdous reconnaissait les matériaux d'un article sur le Nord Ouest, spécialement sur l'Hermitage. Pendant le déjeuner, elle fit une allusion incidente au séjour du vicomte dans la Prairie. Cléguérec était sûr de n'avoir pas prononcé le nom de son cousin, car il comptait éviter certains sujets scabreux. Très étonné de voir cette jeune Parisienne si bien renseignée, il demanda :

—La visite de Lavaudieu à l'Hermitage a-t-elle donc fait tant de bruit ?

Mademoiselle de Berdous rougit légèrement, et se mordit les lèvres.

—Je n'ai pas dit que cette visite avait fait du bruit, répondit-elle. Quelqu'un en a parlé devant moi, et je m'y suis intéressée, le voyageur n'étant pas un inconnu pour quelques-unes de mes amies.

Immédiatement elle détourna la conversation et questionna Cléguérec sur ses projets à l'égard du monde. Celui-ci déclara qu'il comptait y aller beaucoup.

—Mais, ajouta-t-il, pour le moment, je dois faire comme ce poète qui restait au lit toute la journée, faute d'habits à se mettre sur le dos.

—Eh bien ! ordonna mademoiselle de Berdous, tâchez d'avoir des habits à mettre dans huit jours. Vous recevrez une invitation à un bal.

—Peut-on savoir chez qui ?

—Chez la comtesse Gravino.

—Mais je ne la connais pas, cette comtesse. Est-elle vieille, jeune ?

—Elle est à peu près du même âge que la noblesse de son mari, c'est-à-dire sans aucune ride, répondit le général.

—Que vous importe la comtesse Gravino ? ajouta la jeune fille. L'essentiel pour vous, c'est que vous danserez le cotillon chez elle, avec moi.

—Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ? dit Maurice en riant. Mais alors je vous quitte pour courir chez mon tailleur.

Quand Cléguérec fut parti, M. de Berdous grommela sans regarder sa fille :

—Tu sais qu'il retourne au mois de mars en Amérique. Il a encore dix ans de Prairie à faire.

—Ah ! que je suis malheureuse ! dit l'espiègle avec un grand soupir dramatique. Je me sentais prête à l'aimer !

Puis, éclatant de rire, elle embrassa son père, regagna son appartement et couvrit deux pages d'une écriture fiévreuse, comme une personne qui transmet en hâte une grosse nouvelle. L'enveloppe, expédiée sur l'heure à sa destination, portait ces mots : *Mademoiselle de Montdauphin*.

V

La comtesse Gravino, déjà présentée au lecteur, possède autant d'habileté mondaine que de fortune, ce qui n'est pas un mince compliment pour son habileté. Elle y joint l'appoint personnel de sa naissance. Aussi elle dispose de tous les avantages de l'ancienne société, rajeunis et étendus par les libertés et franchises de la nouvelle. Quelqu'un a comparé ce salon à la foire de Nijni Novgorod, parce que les deux extrémités du monde s'y donnent rendez-vous. Mais il y a cette différence : que les affaires sont souvent là-bas, le prétexte du plaisir, tandis que le contraire a lieu chez Gravino.

Maurice, conduit par mademoiselle de Berdous, avec le général en serre-file, arriva de bonne heure, c'est-à-dire à onze heures du soir, à l'hôtel Gravino, le jour du bal. Son invitation ne s'était pas fait attendre ; non pas le carton banal sorti des presses du graveur, mais une carte de visite portant deux lignes spécialement bienveillantes, de la main de la belle comtesse. En voyant entrer Cléguérec, sans autre cérémonie elle lui tendit la main et, chassant de ses lèvres le sourire stéréotypé de la maîtresse de maison qui reçoit, elle le dévisagea d'un regard de connaissance.

—C'est très mal d'avoir laissé votre nom hier sans demander si j'y étais, dit-elle. Je vous aurais reçu deux fois pour

— avant d'être présenté, je ne pouvais avoir la hardiesse.

—Voyons ! fit-elle en haussant de magnifiques épaules qu'un étroit ruban retenait seul à sa robe.

—Vous voulez dire qu'avec un sauvage de mon espèce on n'est pas tenu aux règles ordinaires de la société civilisée.

—Mettons que j'ai voulu dire cela. Vous le saurez à l'avenir.

Quelques invités arrivaient. Madame Gravino congédia Maurice.

—Voici que je vais être livré aux bêtes. Je ne pourrai pas vous dire trois paroles cette nuit. Mais venez demain à cinq heures, nous bavarderons.

—Adieu, papa ! disait en même temps la fille du général. Vous savez qu'on soupe assis, par petites tables. Soyez sage. De temps en temps j'enverrai prendre de vos nouvelles par M. de Cléguérec.

Maurice, en entendant ces paroles, ouvrit de grands yeux. Le général grommelait une réponse, mais le flot toujours grossissant coupa court à toute protestation.

—On vous laisse toute seule ? demanda le Canadien, entraîné, en même temps que sa compagne, par le courant.

—Oui et non, fit-elle ; regardez !

Ils se trouvaient dans un grand salon, spécialement réservé aux ébats de la jeunesse qui allait s'y livrer à la valse et à la conversation sous l'œil de Dieu... et des musiciens. Toutefois — et Marie de Berdous dirigea l'attention de Cléguérec vers ce détail important — sur les trois portes qui faisaient communiquer l'immense pièce avec le salon voisin, deux seulement

étaient fermées. La troisième, ouverte à deux battants, n'était condamnée que par un ruban rose, tendu d'un imposte à l'autre, afin de montrer que les vieilles gens séquestrées dans "l'asile de nuit" étaient de simples prisonniers sur parole.

—Voilà du nouveau pour moi, dit Maurice; cela fait songer aux vasistas ménagés entre deux compartiments voisins d'un même wagon, pour empêcher que les assassins ne travaillent trop à l'aise.

Marie de Berdous remua la tête et répliqua d'un air profond :

—Oh ! je vous assure qu'on nous assassine très peu aujourd'hui. C'est plutôt notre argent que le reste qui est menacé ; mais nous avons les exemples d'autrui pour nous mettre sur nos gardes.

Cléguérec, de plus en plus surpris, observait le tableau de tous ses yeux.

Sous la lumière prodiguée par les lampes Edison, des groupes exclusivement formés de jeunes gens et de jeunes filles s'aggloméraient dans tous les coins. Les mains se serraient avec autant de calme que dans un cercle : on causait sur un pied d'égalité tranquille ; on riait sans éclat, on s'amusait sans exagération. En vain Maurice passait en revue les visages féminins, s'attendant à retrouver quelques amies d'enfance mariées à cette heure.

—Où sont donc les jeunes femmes ? demanda-t-il à son guide.

—Où elles sont ? Au théâtre, aux "soirs" sérieux, aux dîners élégants, voire même dans leur lit. Le bal de ce soir est un bal blanc. Quand ces dames se rencontrent dans le monde avec nous, il n'y en a que pour elles. Ces messieurs les préfèrent, naturellement.

—Pourquoi "naturellement" ?

—Voyons, monsieur ! me prenez-vous pour une sotte qu'il est drôle de faire parler ? Ou bien n'êtes-vous jamais allé dans le monde de Paris ?

—J'ai dû y conduire deux ou trois douzaines de cotillons, mais il y a si longtemps ! Vous ne me croirez pas si je vous dis qu'à cette époque une mère exigeait qu'un jeune homme lui fût présenté, avant de faire danser sa fille !

—Oui, et nous ne devions danser que dans un certain rayon, dont le centre était le fauteuil maternel. Aussi quelles conversations ! Un jeune homme nous épousait après avoir dansé avec nous pendant deux hivers... et il ne nous connaissait pas !

—Tandis que maintenant, répliqua Maurice qui songeait à Lavaudieu, ce même jeune homme vous fait danser et causer tout à son aise, vous connaît sur le bout du doigt... et ne vous épouse pas !

—Croyez-vous qu'il faut toujours nous en plaindre ?

—Non, certes. Mais je vous plains de tout mon cœur de n'avoir plus d'illusions.

—Vous parlez comme papa et comme les gens sérieux. Plus d'illusions ! Il n'ont que ce mot à la bouche. Eh bien ! Est-ce notre faute si nous sommes nées à la fin du siècle et non au commencement ? Quant à moi, je le déclare sans détours : je me trouve heureuse telle que je suis et je tiens absolument à ne pas devenir malheureuse. Ou l'on m'enterrera dans le cercueil d'une vieille, ou j'épouserai quelqu'un qui m'aimera et qui méritera que je l'aime. J'ai tout au moins l'illusion de croire que ce quelqu'un existe. Où est-il ? Nous rencontrerons-nous jamais ? Ça, je n'en sais rien. Mais patience ! Encore une fois je suis très contente de mon sort, et je vous assure qu'on peut s'amuser beaucoup dans le monde, même sans illusions.

Cependant, le "boston" se déchaînait. Maurice était inscrit en première ligne sur le carnet de Marie de Berdous, et d'abord, en voyant ce vieillard de trente ans revenir aux pratiques de l'adolescence, on en fit des gorges chaudes en plus d'un coin. Mais Maurice, après un séjour de plusieurs années sur le continent américain, *bostonnait* comme personne. Ce fut à qui se le ferait présenter et serait invitée par lui. Non seulement mademoiselle de Berdous le présentait sans se lasser, mais encore cette personne malicieuse contait tout bas à qui voulait l'entendre, que le nouveau venu possédait au Canada une terre

plus grande qu'un canton de la Beauce. Il n'en fallait pas plus pour le mettre à la mode ; vers une heure du matin, une demi-douzaine de danseuses avaient passé sous le ruban rose pour aller prévenir leurs mères sommeillant dans "l'asile de nuit", qu'il serait utile d'engager à la maison un certain M. de Cléguérec, "ce grand mince, qui ressemble à un officier de chasseurs (l'idéal d'aujourd'hui), mais qui n'est pas décoré."

Malheureusement deux personnes faisaient écrouler le piédestal de Maurice à mesure qu'il s'élevait. L'un était le général de Berdous, qui, consulté sur l'ami de sa fille, déclarait loyalement que ce beau danseur n'avait guère, en fait de fortune, que des espérances, et encore pas de la bonne espèce. L'autre était la comtesse Gravino qui, plus d'une fois, avait suivi son invité des yeux sans qu'il s'en aperçût, et ne semblait pas, pour une raison ou pour une autre, désirer qu'il fit son chemin trop vite... hors de chez elle. Durant la suspension d'armes qui précéda le cotillon, les mères firent passer le mot à leurs filles.

—Pas du tout sérieux, ton monsieur de Cléguérec, tu sais ? Danse avec lui si ça t'amuse, mais fais-moi le plaisir de ne pas nous en empêcher !

À la suite de ces avertissements salutaires, quelques-unes de ces jeunes personnes découvrirent qu'elles avaient fait des erreurs d'écritures dans leur carnet. Le pauvre Maurice, bel et bien "lâche", en profita pour aller rendre une visite au général, qui dormait en gendarme, les yeux ouverts, tout en feignant de causer avec une voisine pas beaucoup plus éveillée que lui.

—Eh bien ! jeune homme, vous amusez-vous ?

—D'une façon prodigieuse. Je vois et j'entends des choses inconnues. Tout à l'heure un jeune monsieur très distingué disait à sa danseuse : "Voulez-vous mon abatis pour aller à l'abreuvoir ?" J'ai peur d'avoir beaucoup à faire pour me remettre à l'argot. Et cependant je devine que c'est indispensable.

—Moi, j'envie le sort de mon concierge qui n'est pas obligé d'attendre ses locataires plus tard que minuit, et je disais à cette bonne dame que vous voyez là, pleurant de fatigue, qu'on se moque en nous obligeant à faire le métier de valet de pied. Encore ceux-ci ont le choix de dormir sur les banquettes ou de se transporter chez le marchand de vin, eux et les sorties de bal amoureusement parfumées de leurs maîtresses. Que faisons-nous ici ? Que n'organise-t-on, comme pour les pensionnats élégants, un service d'omnibus reconduisant les élèves chez leurs parents la classe finie !

—Ayant l'honneur de vous connaître quelque peu, dit Cléguérec, je m'étonne de cette résignation mal déguisée par l'ironie.

—Je suis résigné, d'abord parce que je sais ce qu'est ma fille. Avec elle on ne s'avisera pas de dépasser d'un cheveu la limite permise. Et puis, c'est à prendre où à laisser. Au début je me rebiffais ; je me fortifiais dans un fauteuil à côté d'elle et je tenais bon. Savez-vous ce qui arrivait ? On laissait la petite sur sa chaise : c'était un mot d'ordre. Deux fois ses danseurs de cotillons vinrent s'excuser sur ce qu'ils s'étaient donné une entorse. Le monde est une puissance. On peut se passer de lui. Mais il ne faut pas essayer de le faire autre qu'il est.

À cet instant Marie de Berdous parut. Elle venait savoir des nouvelles de son père et, en même temps, appeler Maurice pour le cotillon qui s'organisait.

—Tu ne restes pas cinq minutes ? lui demanda le général.

—Non, fit-elle gravement ; c'est mauvais genre. Et puis ce salon est lugubre. Il me fait penser au tableau de l'*Appel des condamnés sous la Terreur*. Sauvons-nous, monsieur : la charrette n'aurait qu'à venir !

Elle s'enfuit, jetant au général un sourire qui était comme un baiser, et le vieillard, songea, tout triste, à cette charrette qui viendrait un jour ou l'autre bientôt, capitonnée de satin et fleurie de blanc, pour emmener sa fille bien-aimée.

Le cotillon n'eut rien de très nouveau pour Cléguérec, si ce

n'est le côté pratique et la cherté des accessoires. Chaque danseuse fut préalablement pourvue d'un sac délicieux dans le quel vinrent s'entasser des éventails points à la main, des carnets enrichis de montres microscopiques, des chapeaux de jardin, des cages renfermant des oiseaux rares. Un lot de cannes, de pendules de voyage, de porte-cigarettes, de briquets élégants, fut distribué aux hommes. Quand ces bibelots coûteux furent épuisés, le conducteur du cotillon passa aux figures improductives des fleurs, des écharpes et autres prétextes aux déploiements de grâce non rétribués. Mais alors une vingtaine de couples, subitement domptés par la fatigue, battirent en retraite, à la stupéfaction profonde de Maurice. Comme il se révoltait contre ces façons d'agir mercantiles, sa danseuse lui répondit :

—Quoi ! vous n'êtes pas plus philosophe ? Ne croyez vous pas que ces cadeaux utiles remplacent pour nous la pincée de cendre du caractère ? "Souviens-toi, jeune fille à marier, que l'amour n'est rien ici-bas et que l'argent est tout !" C'est la phrase que je crois entendre chaque fois que mon danseur me met un louis dans la main, sous forme d'éventail ou d'instrument d'horlogerie.

—Mon Dieu ! que je vous plains ! soupira Cléguérec.

—Je ne suis pas à plaindre, puisqu'il paraît que j'ai une dot. Est-ce que, par hasard, on apprend aujourd'hui en Amérique à aimer une demoiselle pour ses beaux yeux ?

—Peut-être ! dit Maurice.

Et, pendant plusieurs minutes, il oublia cette fête parisienne, ces toilettes, cette musique, ce salon chaud, étincelant, parfumé, pour voir, dans une petite maison à demi perdu sous la neige, sur l'autre hémisphère du globe, deux yeux dont il sentait le regard sur lui, malgré la distance.

Au même instant, un autre regard, peu habitué à rester sans réponse quand il parlait, enveloppait vainement le beau rêveur de ses effluves pleins de promesses moins lointaines. Le cotillon finissait ; les couples se dirigeaient vers la salle du souper. L'éventail de la comtesse Gravino toucha l'épaule de Maurice. Il se retourna sans quitter le bras de mademoiselle de Berdous. La comtesse lui dit :

—Vous vous ennuyez mortellement : c'était à prévoir. Un aigle invité dans une volière ! Mais l'idée ne vient pas de moi ; je n'aurais jamais osé : c'est cette jeune personne... Pour vous dédommager, ce n'est pas trop que de vous offrir une place à ma table.

—C'est que notre table est organisée, fit la jeune fille avec résolution.

—La comtesse insistant, Marie de Berdous lui dit quatre mots à l'oreille.

—Toujours machiavélique ! répondit la maîtresse de maison. Enfin, monsieur, puisqu'on ne peut se faire obéir, même chez soi, n'oubliez pas que vous venez me faire une visite demain, ou plutôt cette après-midi. Au revoir, homme accaparé ! Puisse mon champagne vous faire oublier vos batailles avec les Indiens et avec les buffles !

—Votre amie veut absolument faire de moi un sacrifiant façon Gustavo Aymard, dit Maurice en riant.

—Je ne sais pas ce qu'elle veut faire de vous, répondit mademoiselle de Berdous. Mais chacun son droit ! Pour le moment, vous m'appartenez. Encore une heure et vous serez libre.

Tout en parlant, cette personne autoritaire conduisait Maurice à sa table où elle le fit asseoir à sa droite. Il se trouvait placé entre la fille du général et une très belle personne qu'il avait déjà remarquée. Il avait même demandé à Marie de Berdous qui était cette inconnue, mais, dans le désordre du cotillon, ses paroles s'étaient égarées. Tout en dépliant sa serviette, il renouvela la question. "Je vous le dirai tout à l'heure," fut la réponse.

La voisine de Cléguérec atteignait cette stature qui devient une calamité ou une gloire, selon que le corps est surmonté d'un beau visage ou d'une tête médiocre. Incomplète encore dans certaines formes, virginalement désunie dans ses atti-

tudes et dans ses gestes, elle paraissait taillée sur d'autres points un peu trop en force, comme ces statues, œuvre d'un maître qui fait attendre le dernier ciseau. Pour suivre la comparaison, cette superbe créature donnait d'abord l'impression vaguement décourageante que produisent certains morceaux d'art peu faciles à installer dans une demeure ordinaire. Maurice, tout en l'admirant, se disait :

"Quand le chef d'œuvre sera fini, ce sera digne d'un roi. Mais les rois, de nos jours, se font rares !"

En voyant ce beau visage dont le sourire, fréquemment voulu, disparaissait sans transition, avec un effacement brusque de deux fossettes charmantes, on pouvait supposer que la jeune fille comprenait, elle aussi, la difficulté du problème. Mais le réveil non moins soudain de la joie de vivre, le retour triomphant d'un sourire qui éblouissait comme une matinée de printemps, montrait bientôt qu'elle comptait, pour la solution, sur sa beauté, sur son étoile et sur le roi.

Cependant, Marie de Berdous, qui présidait la table, venait de mettre la conversation sur les colons du Nord-Ouest. Cléguérec conta quelques aventures, et dépeignit son existence avec une modestie de bon goût. Sa mystérieuse voisine de droite l'écoutait sans le regarder, sans manger, pétrissant sa mie de ses longs doigts roses, que semblait agiter un tremblement imperceptible.

—Ce qui doit vous manquer, ce sont les visites, fit mademoiselle de Berdous.

Cléguérec ouvrait la bouche pour répondre qu'il venait précisément d'en recevoir une l'été précédent ; mais, se souvenant de la catastrophe télégraphique du banquet de Wabigoon, il voulut d'abord sonder le terrain.

—Connaissez-vous Alain de Lavaudieu ? demanda-t-il évasivement.

Une exclamation générale lui montra qu'il était entouré d'amis ou de connaissances du vicomte. En même temps, quelques regards se tournèrent indiscrètement vers Simone. Mais elle portait à ses lèvres une coupe au-dessus de laquelle paraissaient seulement, comme derrière un masque, deux yeux voilés à demi sous la longue frange des paupières.

—Vous avez peut-être vu Alain en Amérique ? dit un des jeunes gens.

—Je l'ai laissé, répondit prudemment Maurice, en train d'apprendre l'anglais à New-York.

—Au collège ?

—Non ; chez un millionnaire qui est aux petits soins pour lui.

—J'espère bien que ce millionnaire a une fille.

—Il en a même plusieurs. Mais Gladys Pauwell mérite seule de fixer l'attention, vu l'âge tendre des autres.

—A merveille ! dit le jeune homme inconnu. J'ai toujours pensé que Lavaudieu n'était pas un garçon ordinaire. Où en est-il ? A la conjugaison des verbes ou à la conjonction ?

Maurice répondit, tenté comme il arrive souvent par un mot drôle :

—Je crois qu'il en est à l'accord des participes.

Il s'arrêta court à ces mots, en voyant le visage de sa belle voisine. Elle avait appuyé le menton sur sa main et regardait Cléguérec d'un air étrange. Une angoisse comprimée, un abattement douloureux, un dédain fier, donnaient à cette physiologie une expression tout à la fois dure et navrante. Celui qui venait de parler inconsidérément tressaillit, frappé tout à coup d'un soupçon, bien plus, d'une certitude. Evidemment, c'était mademoiselle de Montdauphin en personne qui venait de souper à côté de lui. Un silence embarrassé régnait. Mademoiselle de Berdous, visiblement vexée, mais déjà rompue à la tactique mondaine, changea de conversation avec une sûreté de main remarquable. Maurice aurait donné gros pour être à l'Hermitage, et prit un air si malheureux, que sa voisine de droite en eut pitié et fut gracieuse pour lui, d'abord avec volonté, ensuite avec moins d'effort. Jusqu'à la fin du souper, ils causèrent ensemble, s'étudiant du regard, satisfaits l'un de l'autre, devinant peut-être qu'il y aurait un jour entre eux

quelque chose de moins banal qu'une amitié de salon. Et cependant Maurice ne fut pas peu étonné quand l'inconnue, au premier mouvement de retraite, prit son bras, et, se dirigeant vers l'extrémité de la salle où soupaient les "familles," lui dit d'une voix un peu lassée :

— Je tiens à vous présenter à ma mère, la marquise de Montdauphin.

La présentation eut lieu : on invita Maurice à venir prendre une tasse de thé le lendemain soir, de bonne heure, et dans l'intimité la plus stricte.

"La voilà donc ! pensa-t-il. Comme elle est belle ! Aimer cette superbe créature, en être aimé... et la fuir parce qu'elle est pauvre ! Est-ce possible !"

Simone dit adieu à Cléguérec d'un sourire triste et charmant, comme si elle avait deviné sa pensée. Bientôt il la vit descendre le monumental escalier au bras de sa mère. Sa tête admirable, nimbée dans la mousse blanche d'une gaze d'Orient, dominait la foule des autres jeunes filles. A la dernière marche, elle se retourna, et ses yeux rencontrèrent encore une fois ceux de l'ami d'Alain. Puis elle monta auprès de la corpulente marquise dans une voiture "de cercle," en attendant — s'il devait jamais venir — le carrosse du roi.

Cléguérec rentra tout soul, à pied ; tout seul en apparence, car il cheminait au milieu d'une troupe de visions qui se disputaient sa rêverie. Tour à tour, il revoyait Irène d'Oberkorn, Gladys Pauwell, Florence Kennedy, Simone de Montdauphin, et, plus hardie, plus dangereuse, plus provocante que les autres, la comtesse Gravano, qui semblait cacher, sous la neige de sa poitrine superbement modelée, des abîmes sans fond. Amours vrais, amours faux, amours sans sagesse, amours sans espoir, toutes ces formes vagues croisaient autour de lui leur rond-désordonné. Il s'endormit avec cette question sur les lèvres :

— Faut-il aimer ?

VI

Maurice avait trois rendez-vous le lendemain : un d'affaires dans la matinée, un de nature quelque peu douteuse dans l'après-midi, un d'amitié dans la soirée. Il pouvait même prévoir, d'après la tristesse qu'il avait surprise dans les yeux de Simone, que cette troisième visite ressemblerait fort à une visite de charité. Malheureusement, il voyait beaucoup moins ce qu'il pourrait dire afin de calmer et de rassurer cette tristesse.

Mais à chaque heure son souci. Cléguérec s'en fut d'abord causer betteraves et sucrerie avec un homme riche, légèrement son aîné, le principal de ses bailleurs de fond, qu'il n'avait pas été plus surpris de trouver, la veille, chez la comtesse, et plus étonné encore d'entendre appeler baron. En effet, avec ses yeux fuyants, non par défaut de franchise mais par timidité, avec sa voix hésitante, avec sa barbe mal taillée et ses cheveux trop longs, Sigismond Versequis ressemblait moins à un jeune seigneur qu'à ces invités mystérieux dont l'apparition inexplicable suggère cette question :

— De quoi va-t-il jouer tout à l'heure ?

Celui-ci jouait d'un instrument qui en valait bien un autre : le million, et il faut reconnaître qu'il en jouait assez juste. Feu Versequis son père avait fait une grosse fortune en persuadant aux Parisiens, sous l'empire, et même sous les présidents, qu'un sac de marrons glacés, pour avoir du prestige comme cadeau, devait sortir de sa boutique. Cet habile homme avait de plus la précaution de confire ses produits comme les femmes du monde confisent leurs romans : sous le couvert du pseudonyme, de sorte que "Versequis" ne rappelait rien de fâcheux.

Sigismond, fils de celui qui précède, en avait hérité une grosse fortune, avec cet avantage précieux, qu'il connaissait sur le bout du doigt le nom et la figure des beaux messieurs et des belles dames de tous les mondes. Il avait eu l'occasion de les entendre et de les voir, sans être vu lui-même, grâce à l'ingénieuse disposition du réduit au fond duquel, pendant plu-

sieurs années, il avait enrégistré les commandes et rendu la monnaie. Une autre circonstance, ignorée du public, avait contribué merveilleusement à faciliter son initiation mondaine. La maison ayant soumissionné l'entreprise du buffet de l'Opéra, Sigismond, naturellement, reçut ses entrées au foyer des spectateurs, d'où il s'aventura peu à peu dans la salle, puis au foyer de la danse. Là, il devint bientôt l'idole du personnel, grâce à des largesses fabuleuses de ses produits. Nul ne saura jamais quels ravages ce jeune homme à l'air inoffensif accomplit durant quelques années dans les rangs du corps de ballet. Je parle des estomacs, non des vertus, car il était facile de masquer au bonhomme Versequis le gaspillage des caramels que le gaspillage des louis. Sigismond, quoi qu'on ait pu supposer, n'avait guère que des gastralgies sur la conscience, faute d'armes suffisantes pour des blessures plus sérieuses. Mais, dans le paradis chorégraphique, il faisait de bonnes rencontres. Toujours prêt à saluer, il ne tarda point à recevoir des saluts qui lui servirent utilement lors de son entrée dans le moule, après la vente du fonds paternel. A force de le voir sortir de sa poche des paquets mystérieux, les abonnés le prirent en considération. Plus d'un protecteur lui serrait la main, car on le disait bien en cour dans l'antichambre directoriale.

Quant à lui, doué d'une mémoire d'ange, il connaissait toutes les abonnées de vue et par leur nom. Il leur rappelait, au besoin, quelle robe elles portaient, quelle amie était dans leur loge à telle première. Il évitait ainsi le désavantage, plus funeste à Paris que bien d'autres, de surgir comme un inconnu tombé de la lune. Son côté faible était l'amour de la noblesse, goût dangereux, hérité sans doute de son père, ancien maître d'hôtel dans une famille déjà illustre sous les Valois, et qui répétait toute la journée :

— Vous direz ce que vous voudrez. C'est seulement dans l'ancienne aristocratie que l'on sait commander ses domestiques, mettre au pas ses fournisseurs, tromper son mari et ruiner sa femme, sans les froisser.

Cette préférence de Sigismond pour les castes privilégiées — ou réputées comme telles — produisit plusieurs conséquences dans sa destinée. La première fut l'obtention régulière et au comptant d'un titre de baron. La seconde fut son intimité passagère avec une patricienne mûre, gênée dans ses affaires et sans délicatesse, qui, moins facile à contenter que les danseuses de jadis, ne s'en tint pas avec lui aux caramels. Enfin, lassé d'un sexe fragile et trompeur, Sigismond chercha sa voie dans les entreprises financières, qui lui ménageaient avec la noblesse des contacts moins charmants, mais plus faciles à limiter quant aux risques. Ce fut alors qu'il connut Cléguérec, et qu'il devint l'un des associés et le plus fort commanditaire de l'entreprise de l'Hermitage.

Maurice lui devait donc une visite et la lui fit, ainsi qu'on vient de voir, le lendemain du bal Gravano. L'entrevue débuta sur le terrain des affaires, où Versequis méritait de passer pour un maître homme. Les explications, les rapports et les chiffres du jeune colon lui causèrent une douce surprise : non seulement on ne lui demandait pas d'argent, mais encore on accusait des bénéfices.

L'entretien, dans ces conditions, ne pouvait manquer d'être agréable ; Sigismond sembla s'attacher à le rendre captivant, et, de fait, il montra tant d'expérience dans les questions industrielles, tant d'admiration reconnaissante pour les efforts de Maurice, tant de sympathie discrète pour sa personne, qu'il fut aisé de voir que ces deux hommes se lieraient bientôt. Comme ils allaient se quitter, Sigismond dit à son voisin d'un air très naturel :

— Les Gravano donnent de bien jolies fêtes.

— Charmantes, répondit Cléguérec. J'ai doublement joui de celle d'hier ; après plusieurs années d'exil je ne suis pas blasé.

— Le plus blasé des mortels aurait envié votre place au souper, riposta Versequis en prenant congé sur la première marche, après un grand salut.

Cinq heures sonnaient quand Maurice, avec une émotion agréable qui lui rappelait certaines heures de jeunesse, fran-

chit la porte monumentale de l'hôtel Gravino Grâce à cette rapidité de manœuvre qui distingue les maisons bien tenues, tout avait repris l'air habituel dans l'élégante demeure, tout, sauf la séduisante maîtresse du logis Sa belle chevelure brune à peine rattachée, à *la baigneuse*, ses yeux voluptueusement alanguis d'un cercle de bistre, son teint pâli jusqu'à la blancheur exquise du gardénia, montraient que la fatigue du bal pesait encore sur elle. Mathilde reposait sur la chaise longue de son petit salon. Elle était roulée dans une douillette éclatante de satin safran, garnie de dentelles noires, qui ressemblait moins à une robe d'intérieur qu'à un manteau de nuit. Un *Kimono*, dont l'étoffe disparaissait sous des broderies éclatantes, couvrait ses pieds. Dans la pièce flottait l'arome savant de ces pastilles japonaises, qui parfument sans troubler les nerfs, mais non sans parler aux sens. La main un peu grande mais fondante, qui toucha celle de Maurice, pesa dans les doigts du jeune homme comme ces fruits à point, que l'on détache de leur tige sans le vouloir, on les palpant. Il s'assit dans un fauteuil bas, à distance de médecin, jugeant à première vue qu'il y avait de l'imprévu dans l'air, sans parti pris de folie ou de sagesse, mais devinant qu'il aurait bientôt l'occasion de choisir entre la sagesse et la folie. En attendant, il regardait beaucoup Mathilde qui, les yeux au plafond, semblait endurer sans déplaisir l'examen, et supputer sans frayeur les chances de l'alternative.

— Ne croyez pas, dit elle enfin, que l'habitude de la maison et de recevoir les gens comme je vous reçois, c'est à dire avec une absence de coquetterie... poussée jusqu'à la négligence.

— Oh ! madame, répondit Cléguérec en souriant, je n'en demande pas plus. Quand il vous plaira de me recevoir, daignez vous maintenir dans cette absence de coquetterie. Je tremble à l'idée de ce qui adviendrait si... si vous étiez coquette.

Il parlait peut-être plus sérieusement que ne le montraient ces allures de madrigal inoffensif. La comtesse n'eut pas l'air d'en éprouver de la crainte ; elle continua :

— Positivement, ce bal m'a brisée de fatigue. Tout à l'heure, après mon bain, je n'ai pas eu le courage d'endosser le harnais ! Mais, vous laisser à la porte après vous avoir appelé, c'était vous faire croire que je suis capricieuse, et je ne le suis pas.

— Ni coquette, ni capricieuse ! On ne dira pas que vous abusez de vos droits.

— Mais j'ai la prétention de n'abuser jamais de rien, fit elle avec un changement d'attitude qui mit en valeur des lignes sculpturales

— Oh ! si, d'une chose : du pouvoir de votre beauté !

Maurice n'en dit pas davantage, mais les éclairs de son regard montraient que le spectateur était digne du spectacle. Quand à madame Gravino, la fatigue dont elle se plaignait ne lui était pas, il faut le croire, la force de considérer les gens. Ses yeux noirs et les yeux bruns du jeune homme, également accoutumés d'aller droit à leur but, se croisaient comme des lames brillantes. Sans le vouloir, peut-être, les deux adversaires étaient engagés de façon qu'il était difficile de rompre correctement.

L'offensive brusque a des chances de réussir, en pareil cas ; mais, soit que Maurice eût oublié l'escrime galante au fond de sa Prairie, soit qu'il appartint à l'école de ces grands raffinés qui ne veulent pas vaincre par surprise, il resta silencieux et immobile, laissant voir par le seul tremblement de ses lèvres qu'il s'échauffait au jeu. Mathilde, la première, fit entendre sa voix :

— Il faut bien finir par me reconnaître un défaut, dit elle. J'aime la flatterie dans de certaines bouches. Votre éloge a le mérite de l'imprévu, car c'est à peine si vous m'avez regar- dé hier au soir. Simone de Montdauphin vous absorbait. Dire que je vous avais réservé une place à ma table et que vous l'avez refusée ! Qu'avez-vous à répondre, monsieur ?

— Madame, fit l'habile Cléguérec, je distingue vaguement que vous me parlez, mais je n'entends pas ce que vous me dites.

— Ah ! vous êtes sourd ? demanda-t elle sans paraître offensée de la distraction.

— Non ; mais je ne vous écoute qu'avec mes yeux, et vous leur dites des choses que je n'avais pas entendues depuis quatre ans. Ayez pitié de moi ! Je ne suis plus un de vos Parisiens blasés sur l'ivresse qui rend fou. A cette heure je sens ma tête aussi faible que celle des pauvres Indiens dont une goutte de liqueur anéantit la raison, et qui tuent, alors, sans savoir ce qu'ils font.

Pendant que Maurice parlait, la comtesse avait étiré ses bras et s'était ramassée sur le côté, appuyant sa joue sur ses deux mains croisées. Rapproché ainsi du jeune homme, au point qu'il distinguait les caractères gravés sur une de ses bagues, elle lui répondit :

— Vous apprendrai je qu'il faut toujours se défier de la curiosité d'une femme, de la mienne en particulier ? Voilà que vous me donnez envie d'aller me promener chez les Sioux avec un flacon de rhum dans ma poche.

Dieu nous garde de croire que la belle Mathilde continuait la métaphore, mais enfin l'on pouvait s'y tromper. Sans doute qu'elle en eut conscience, car elle s'interrompit avec un de ces sourires diaboliques dont elle avait la spécialité, et, devenant tout à coup presque sérieuse, elle continua :

— Pourquoi ne pas dire toute la vérité ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'idée me vient de cette promenade. Si vous saviez combien de fois j'ai rêvé de partir toute seule, de traverser la mer, les forêts du Canada, les grandes plaines (j'ai étudié la route sur la carte), et de vous surprendre un jour dans votre petite maison de bois, dans votre cellule où vous dormez sur la grande peau d'ours, au milieu des trophées de lances, de *tomahawks* et de *sissikoués* ! Vous voyez ! je connais déjà bien l'Hermitage ?

La flatterie était délicate pour un homme ayant la trempe d'esprit de Cléguérec. Pendant une minute il oublia tout ce qu'il avait sous les yeux — presque sous les lèvres — et répondit en souriant :

— Mon excellent ami Lavaudieu a passé par là. Vous avez dû lire quelqu'une de ses lettres ? Ou bien vous avez le don de vue à distance ?

— Peu vous importe, continua Mathilde. Je connais tout vos champs dont le sillon s'allonge pendant une heure devant la charrue, vos chevaux qu'il faut dompter comme des monstres de la fable, vos galops sans fin dans la plaine, votre usine, tout... jusqu'à la blonde Gretchen qui vous adore et qui vous guette sur le chemin, aux heures où vous passez !

La séduisante comtesse ne faisait pas tous les jours de pareils frais d'éloquence. Mais elle se sentait écoutée, et, dans le mystère de ses desseins, elle avait résolu d'essayer sur Cléguérec tous les poisons, même celui de l'orgueil masculin. Toutefois, sans s'en douter, elle venait, par un nom prononcé à propos, de détruire tout son ouvrage.

L'heureux mortel comblé de tant de faveurs se taisait, occupé à poursuivre, très loin, une image visible seulement pour lui. Il apercevait distinctement la Maison-Grise. Les yeux tendres et purs d'Irène étaient tournés vers lui, le conjurant de ne pas oublier, près d'une rivale armée de toutes pièces, la pauvre petite absente n'ayant pour lutter que son amour sans espoir.

L'impression confuse qu'il avait été sur le point de commettre une chose cruelle, ingrate, presque lâche, domina d'autres sensations plus tumultueuses. D'ailleurs, il était de ceux qu'une proie facile, offerte, attire moins. Déjà il pouvait analyser la tentation, signe qu'il était assez près de la vaincre. Il remarquait un visage fatigué, des traits sans beauté régulière, des cheveux rudes et sans finesse, des yeux condamnés à la musique brillante mais sans poésie d'une seule chanson. Le *Kimono*, glissé à terre, laissait voir un pied banal, une cheville empâtée. Enfin, la belle Mathilde avait trop compté, en se privant de certains appuis, sur la jeunesse de sa taille ou sur la jeunesse de Maurice.

Feignant de se reprendre sur le genre de voyage que la comtesse désirait accomplir, le colon de l'Hermitage ferma les yeux à la métaphore, pour ne voir que le sens propre des mots. Il

so lança tête baissée dans les traits d'où naissent, les peintures de lieux, les procédés industriels, la statistique. Inutile d'ajouter qu'il ne prononça pas le nom d'Irène, et qu'il prit congé dès que la chose fut possible. Quand il fut parti, Mathilde ne savait plus que croire, tant il avait bien joué son rôle de naïf, du moins sur la fin. Elle se demanda pendant cinq minutes sur quelle espèce d'homme sa porte venait de se fermer ; timide, impressionnable outre mesure, ou trop méthodique dans l'art des progressions. Toutefois, comme elle n'était point sottise, l'idée lui vint qu'il pouvait être occupé ailleurs, tout simplement.

— Mais il ne fait que d'arriver, songea-t-elle. On aurait donc été bien vite ! Allons ! c'est à voir."

Là-dessus, elle sonna sa femme de chambre, et, d'assez mauvaise humeur, s'habilla pour dîner en ville.

À l'heure même où elle sortait de table, au bras d'un jeune officier qui semblait en bonne voie de lui faire oublier cet ennuyeux après-midi, Cléguérec arrivait au troisième et dernier rendez-vous de sa journée.

La marquise de Montdauphin accueillit le nouveau venu avec la satisfaction d'un joueur dont la partie va mal, et qui relève un atout. Elle ne manquait pas à beaucoup près, d'intelligence, mais elle avait un grand défaut qui était de se croire plus intelligente encore qu'elle n'était ; ou plutôt, elle ne tenait pas un compte suffisant de l'intelligence des autres. En un mot, elle considérait les choses comme trop faciles.

Dieu sait pourtant s'il est facile à une femme veuve, gênée dans ses affaires, condamnée à ne recevoir que dans la stricte intimité, de marier une fille taillée sur le patron de Simone. La marquise, après avoir suivi pendant deux saisons les agissements d'Alain, s'était crue certaine de tenir un gendre et avait laissé dire ceux qui la trouvaient trop accueillante envers ce jeune homme. Elle s'était arrangée de façon à causer souvent avec lui : elle le jugeait créé et mis au monde pour ce qu'elle cherchait, bon garçon, riche, et capable d'une amoureuse folie. Malheureusement, elle n'avait pas eu l'occasion de causer avec le père autant qu'avec le fils. Un quart d'heure d'entretien avec le comte de Lavaudieu—avec la comtesse, mieux encore—l'aurait éclairée à temps ; mais, quand la lumière était venue, il commençait à se faire tard. Simone, à coup sûr, n'était pas compromise ; cependant les chercheurs d'objection pouvaient lui en opposer deux au lieu d'une : son défaut de dot et... Alain.

Dès les premières paroles, Cléguérec fut traité en confident, ce qui lui valut d'entendre de dures vérités à l'adresse de son ami.

— Dire qu'il ne nous a même pas chargé d'un message pour ma fille ! s'écria madame de Montdauphin d'un air indigné.

Peu désireux d'intervenir dans le débat, Maurice répondit que son cousin ne pouvait être blâmé pour avoir mis toute discrétion dans une affaire de ce genre.

— Il ne m'a même pas chargé d'aller voir son père, ajouta-t-il.

Là-dessus le comte de Lavaudieu fut habillé comme il devait s'y attendre. Son moindre crime était de traiter son fils avec une effroyable cruauté, accusation qu'il eût été facile de détruire par le tableau exact des misères de l'exil qu'endurait Alain. On devine que Cléguérec s'en dispensa. Pour tout dire, il commença à trouver la visite ennuyeuse. Mademoiselle de Montdauphin, qui s'en aperçut, fit un effort et sortit de la rêverie où elle était tombée depuis quelques instants. La conversation s'engagea entre elle et Maurice ; on revint à la rencontre de la veille, au souper des Gravino, à Marie de Berdous.

— Je lui prépare une grosse querelle, dit Cléguérec. M'avoir laissé toute une soirée sans me présenter à une amie comme vous !

— C'est moi qui le lui avais défendu, expliqua loyalement Simone.

— Ah ! peut-on savoir pourquoi ?

Le sang monta aux joues de la jeune fille, dont l'épiderme transparent pâlisait ou rougissait dix fois dans une minute.

— Je n'en sais rien moi-même, fit-elle. Cela m'amusait de vous entendre, de vous voir, sans être connue. Je pensais que, sur certain sujet, ignorant mon nom, vous seriez plus sincère. Vous avouerez d'ailleurs que mon calcul était juste.

Dans son fauteuil, près du feu clair, madame de Montdauphin sommeillait, cherchant encore, par politesse, à faire croire qu'elle était à la conversation. Régulièrement, le lendemain des soirs de corvée, elle tombait vaincue par la fatigue, en sortant de table.

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait trop chaud ? demanda Simone à son visiteur.

Quand ils furent assis à l'autre bout de la pièce, autour d'une table discrètement éclairée par la lumière rose de l'im-mense abat-jour, la jeune fille reprit :

— Vous excuserez ma mère, n'est-ce pas ? Quel métier elle fait pour moi ! Encore si nous devions y gagner quelque chose !

Tout à coup, Maurice continuant à se taire, elle lui dit en comptant de ses doigts distraits les pages d'un album :

— Ne pensez-vous pas qu'il serait digne d'un homme comme vous d'empêcher que ma mère et moi ne soyons ridicules ? Pourquoi me cacheriez-vous la vérité ? Que veut-il ? Que pense-t-il ? Que dois-je attendre de lui ?

— Ce qu'il veut ? Ce qu'il pense ? répondit Cléguérec. Comment vous répondrais-je ? Vous ne savez donc pas que, sur certaines questions, il me serait impossible de vous dire ce que je veux et ce que je pense moi-même !

— Ah ! fit-elle en le regardant avec surprise. Et pourtant quelle différence entre vous deux ! Mais il est difficile, après des semaines passées avec lui, que vous ne sachiez pas... s'il m'aime. Tout est là !

— Non, mademoiselle, tout n'est pas là, répondit Maurice avec un soupir. Mais, pour en revenir à votre question, je vous jure qu'Alain vous aime... à sa manière. Il faut croire que cette manière-là vous a suffi !

— Mettez-vous à ma place. Depuis quatre ans, je vais dans le monde avec frénésie ; ma mère n'en peut plus. Bien des jeunes gens m'ont remarqués ; plusieurs m'ont fait des aveux. Aucun, vous devinez pourquoi, n'a persévéré dans son enthousiasme. Lui, au contraire, depuis deux ans ne faisait d'attention qu'à moi. Il n'a jamais manqué une occasion de me rencontrer. Nous avons causé ensemble tant que nous avons voulu. Je l'ai étudié comme un livre. Toutes les objections qui peuvent se faire, je les ai faites. Je lui ai parlé de son père. Il me répondait : " Voyez l'Angleterre ! C'est le pays des bons mariages, parce que ce sont les intéressés qui se marient ! "

— Alain m'a dit la même chose, et ce que j'ai pu voir hier de notre monde français me montre que la liberté d'entre-Manche, entre jeunes gens et jeunes filles, est en train de s'y acclimater. Hélas ! mesdemoiselles, j'ai peur que vous ne vous prépariez de gros mécomptes ! Les jeunes Anglaises ne sont ni plus charmantes, ni plus dignes d'être aimées, ni, au fond, plus raisonnables que vous. Mais leur grande force est d'avoir affaire à... de jeunes Anglais. Si ce brave Lavaudieu était sujet de la reine, il y a longtemps que vous seriez partis bras dessus bras dessous pour le Cap, pour l'Australie ou pour les Indes, avec la bénédiction du père Lavaudieu, appuyée de quelques billets de cent livres. Mais en France, dans les cas comme le vôtre, le père ne veut pas donner même sa bénédiction—et le fils, de son côté, aspiré à quelque chose de plus qu'une dizaine de cent livres. Toute la difficulté vient de là.

— Soit, répondit Simone en regardant Maurice comme elle eût regardé un type d'espèce inconnue. Maintenant, dites-moi ce qu'il faut faire.

— Pour vous répondre, je vous connais trop peu. Vous connaissez-vous bien vous-même ? Lavaudieu m'a dit que vous songiez à venir habiter avec lui la Prairie. Savez-vous quelle entreprise vous feriez ? Etes-vous sûre qu'il y ait à Paris une jeune femme de votre éducation, de vos goûts, de vos habitudes, assez aimante, assez aimée, pour avoir chance de ne pas mourir là-bas d'ennui, de solitude et de regrets ? Tenez, vous avez fait appel à ma franchise... Eh bien ! j'ai peur qu'une chose manque à votre mariage d'amour.

—Et cette chose?... demanda Simone en enveloppant Maurice de ses yeux superbes.

—C'est l'amour!

—Pour qui parlez-vous? Pour lui ou pour moi?

—Même pour vous. Mais ce n'est pas de votre faute. Aujourd'hui tout semble concourir à la suppression de l'amour: l'éducation, les mœurs, la vie qu'on mène. Le roman lui consacre une ironie douce. Le théâtre le montre comme Molière montrait les médecins. Les jeunes filles ne demanderaient pas mieux que d'aimer; en sont-elles capables? Avez-vous vu des Chinoises, des vraies, de celles dont on a déformé les pieds depuis l'âge de quatre ans? Demandez-leur si elles sont capables de marcher! Les pauvres! Non seulement on leur a rendu la marche impossible, mais encore on les a persuadées que cet exercice est chose inconfortable et vulgaire.

Simone, avec un singulier sourire, ferma les yeux.

—Bien! soupira-t-elle. Voilà qui est entendu. Je suis une Chinoise. Et, naturellement, ça ne se guérit pas?

—Oh! mademoiselle, ne souhaitez pas à la Chinoise de s'éveiller un beau matin avec le goût de la promenade. La malheureuse! Quel martyre!

—Alors, il ne faut pas aimer?

Cléguérec demeura quelques instants sans répondre. Le coude appuyé sur la table, la tête penchée sur sa main, il avait ce regard dans le lointain fréquent chez lui, très doux, un peu voilé, qui tirait un charme puissant de son contraste avec l'énergie du personnage. Tout à coup ses traits s'animent et s'embellirent d'un éclair d'inspiration; et cependant ce fut avec une sorte de tristesse qu'il répondit:

—Non, il ne faut pas aimer, si l'on imagine le bonheur dans le repos du sybarite, pour qui toute peine et tout effort sont d'insupportables maux! Il ne faut pas aimer, si l'on craint que le printemps n'apporte, avec la rose, les épines qui déchirent. Mais, au contraire, il faut aimer, il faut se plonger dans l'infini et dans l'éternel de l'amour, si l'on est de la race des forts, assez intrépide pour acheter cette suprême joie par l'inévitable payement des suprêmes souffrances. L'amour embaume, il fleurit, il colore la vie; mais il fait saigner le cœur par des blessures profondes. Et cependant l'amour est le printemps, c'est le bonheur, c'est la richesse. Le cœur qui aime chérit sa blessure; il est fier de sa souffrance; il s'épanouit sous la rosée de ses larmes, et ce Prométhée sublime n'a qu'une crainte: voir s'envoler le vautour cruel et adoré!

Simone écoutait sans faire un mouvement, la tête légèrement avancée du côté de Cléguérec. Ses lèvres s'entr'ouvraient peu à peu, sa respiration se précipitait; dans ses yeux brillait une lueur confuse d'aurora. Quand Maurice eut fini de parler, elle attendit quelques secondes. Puis, détournant la tête et quittant sa chaise d'un effort lassé, elle dit:

—Ne soyons pas cruels pour ma mère, qui tombe de fatigue. Il est temps que je vous renvoie. Mais il serait charitable de revenir quelquefois.

VII

—On ne vous a pas vu hier, dit le général à Maurice quand le jeune homme entra dans son cabinet, le surlendemain du bai. Qu'avez-vous fait?

—Trois visites. Une à Versepuis, mon associé; une à la comtesse Gravino; une à mesdames de Montdauphin.

—La fortune, l'amour et l'amitié; journée bien remplie! Mais, mon brave, j'ai quelque peine à vous passer ce confiseur à qui vous serrez la main dans le monde, comme à un intime.

—Pourquoi pas! C'est un honnête homme et le sucre forme un lien entre nous. Je tire le mien de la terre. Versepuis est devenu riche en vendant le sien six francs la livre, après l'avoir acheté dix sous. Croyez-vous que je ne serais pas, dès demain, confiseur dans la Prairie si j'étais sûr d'une clientèle?

—Vous savez qu'il se met sur les rangs pour épouser la petite Montdauphin depuis que Lavaudieu a fait décamper son fils? Quelle drôle d'histoire! Tous ceux qui ont un rôle

dans la comédie sont fous, aveugles ou odieux. J'espère bien que vous n'allez pas vous fourrer là-dedans, malgré les mamours qu'a dû vous faire cette pauvre marquise.

—Elle ne m'a pas fait de mamours, je vous assure! Elle avait bien trop sommeil pour cela!

—Que dites-vous de sa fille?

—Elle est très belle et mérite mieux qu'un Versepuis, je l'avoue.

—Vous pouvez ajouter qu'elle mérite plus qu'un Alain de Lavaudieu.

—Leur roman n'est donc plus un secret?

—C'est le secret d'une cinquantaine d'amies de la jeune fille, d'autant de camarades du jeune homme et de quelques centaines de collègues du cercle de son papa.

—Pauvre petite! Elle me fait une grande pitié, d'autant plus qu'elle me traite en ami véritable.

—Je vous en félicite, car le rôle est délicieux. Mais gare à l'amour!

—Hélas! mon général, je voudrais bien devenir amoureux.

—A Paris. Eh bien, et la comtesse? Le salut se trouve peut-être là! Est-ce qu'elle vous a également traité en ami, la belle Mathilde?

Cléguérec passa rapidement sur sa visite à l'hôtel Gravino. Pour la discrétion non moins que pour d'autres manies de l'autre siècle, ce dépaysé n'était pas dans le mouvement. Le général, qui connaissait à fond son Cléguérec, n'en fut pas dupe.

—Fameux médecin pour la maladie que vous craignez! dit-il. Capiteuse en diable, cette femme là! Toutefois on prétend qu'il ne faut pas s'en rapporter à son abord... incandescent. Je l'ai entendu comparer à ces appareils frigorifiques, vomissant la flamme et la fumée, d'où sort, le moment venu... un beau morceau de glace.

Sur quoi, Maurice ayant accusé de devenir très mauvaise langue, M. de Berdous répondit:

—Voilà ce que c'est de passer des moitiés de nuit à entendre bavarder les douairières.

Le jeune homme emporta de cette conversation un désir plus vif encore d'être utile à Simone, et en même temps par la crainte d'en être réduit par la force des choses à une stérile bonne volonté. Quand ils se rencontraient dans le monde, ils causaient longuement, sous prétexte de "cotillon". Mais les réunions dansantes étaient clairsemées, l'hiver commençait à peine.

Souvent Cléguérec venait tenir compagnie à Simone et à sa mère après leur dîner. La marquise ne dormait pas toujours. Qu'elle dormit ou non, la conversation des jeunes gens était exactement la même, sérieuse, gravement amicale, un peu triste. Rarement le nom d'Alain sortait de leurs lèvres. D'ailleurs, le jeune homme n'écrivait plus ou du moins la comtesse Gravino ne communiquait plus ses lettres. On ne la voyait jamais chez les Montdauphin. Quant à Maurice, il était allé lui faire, à son "jour", la visite réglementaire. Puis les choses en étaient restées là.

Ce serait mal connaître la belle Mathilde que de croire qu'elle en avait l'âme brisée. Un reste d'imagination de pensionnaire, demeuré vivace en cette mondaine comme une fleur échappée aux pieds des passants, s'était ranimé à la lecture de certaines lettres d'Alain. Dévoré comme tant d'autres de la soif du nouveau, elle avait employé à des rêveries romanesques ce lourd désœuvrement qui étouffe les Parisiennes de novembre à janvier, et dont profitent utilement les hommes d'expérience. Elle s'était fabriquée ainsi un Cléguérec fougueux, irrésistible, et, prévenue de l'arrivée prochaine de son héros, elle avait eu le joli frisson d'une jeune lionne qui entend les pas du dompteur s'approcher. Mais un héros en habit noir n'est plus qu'une moitié de héros; ce coureur de Prairie, sans son grand chapeau de feutre et sans le pantalon de cuir à franges, n'était plus qu'un coureur de salons. Mathilde avait dû, pour lui faire toutes les avances qu'elle avait faites, en appeler quelque peu du Cléguérec de la réalité au Cléguérec de ses rêves.

Mais pourquoi l'avait-il dédaignée, elle qui tournait à première vue, sinon pour longtemps, la tête à tous les hommes ? Une femme qui tient aux victoires de sa beauté ne laisse point passer une telle défaite sans en pénétrer la cause.

Un jour, quelqu'un de charitable dit devant elle :

— Apparemment, Simone de Montdauphin n'a pas assez d'une histoire. Ce jeune homme qui arrive du Canada ne la quitte plus.

L'insinuation était d'autant plus grave que Simone et sa mère ne soufflaient mot de leur nouvel ami. La comtesse prit ses renseignements, examina de ses yeux les accusés quand elle put les voir ensemble et jugea qu'il y avait quelque chose entre eux. Alors, un peu par rancune, beaucoup par ce besoin de trouble et de bruit qui pousse les enfants à jeter des pierres dans une eau tranquille, cette peu prudente personne écrivit à Lavaudieu. Sa lettre pouvait se résumer ainsi :

« On a la tête absolument tournée de votre cousin. Aussi quelle idée de l'avoir peint dans toutes vos lettres comme un héros de courage et de poésie ! (Elle en savait quelque chose, la bonne comtesse). Quoi qu'il en soit, si vous tenez à Simone, prenez vos précautions. Si, au contraire, vous êtes las de lutter contre vent et marée... à bon entendeur, salut !

Las de lutter ! Il l'était en effet, le fiancé de la pauvre Simone. Mais la lutte véritable n'était pas celle qu'il soutenait contre l'absence, contre l'exil, contre l'implacable volonté de ses parents. La tentation avait pris un corps et portait un nom, car il voyait à n'en pouvoir douter qu'un mot lui donnait Gladys et une fortune. Même pour tout dire, l'Américaine s'était mariée que ce mot fût si long à sortir. De son côté, Paul qui occupait fort peu des affaires de sa fille, commençait à s'inquiéter des siennes. Sans aigreur, mais avec la plus limpide clarté, il avait prévenu son jeune ami que l'usage de la maison était de balancer les découverts à la fin de chaque année. On dressait le bordereau du comte de Lavaudieu. Cette fois, le malheureux Alain pouvait s'attendre à recevoir un ordre de départ pour les Nouvelles-Hébrides...

Mais laissons-lui l'honneur de la colère et de la jalousie. Supposons, comme il le prétendit lui-même, que l'indignation contre la duplicité d'un ami, contre la trahison d'une fiancée, avait dicté la lettre qu'il écrivit à Simone—directement cette fois. Peut-être que mademoiselle de Montdauphin possède encore cette lettre. Elle a dû la conserver pour la relire à ces minutes de la vie où les femmes ont besoin de se donner un difficile courage... Non ! Il vaut mieux pour celles qui parcourront ces pages—et qui feront, d'aventure, certaines expériences trop vite—il vaut mieux que la prose d'Alain ne voie pas le jour ici.

Ce n'est pas qu'il ait oublié, en écrivant, la courtoisie, la bonne éducation, le respect. Le plus grand reproche que l'on pouvait adresser à sa lettre était de rester, dans la forme, irréprochable, ce qui lui donnait l'apparence menaçante et calculée de ces documents diplomatiques lancés à la veille d'une guerre. Il affirmait avoir appris "de tous côtés" l'intimité singulière et les assiduités significatives que remarquait tout Paris. Son éloignement, les retards survenus, les circonstances ne lui laissaient pas le droit d'en demander compte. Mais il en tirait les conclusions naturelles. Il se jugeait oublié, remplacé peut-être. Silencieusement, sans récriminations, sans phrases, "comme il convient à un gentilhomme", il se tiendrait désormais à l'écart.

Jamais Simone de Montdauphin n'a montré cette lettre qu'à une seule creature vivante. Jamais elle n'y a répondu. Ce n'est qu'après plusieurs semaines qu'elle en a parlé : où et comment la chose se verra bientôt.

Quant au jeune vicomte, il laissa "loyalement" passer deux fois le délai nécessaire à l'accusée pour sa réponse. Puis, un beau soir, comme il ramenait Gladys d'un bal où, très longuement, on les avait vus causer ensemble, ils s'engagèrent.

Le même courrier qui apportait à Simone, pour ses étrennes, la lettre d'Alain, contenait une lettre d'Irène—la première—pour Maurice.

"Seule avec mon père, dans la pauvre Maison-Grise devenue, grâce à plusieurs pieds de neige, la Maison-Blanche, le souvenir tout plein de vous, j'ai entendu sonner la première heure de l'année. Cette veillée qui met chacun de nous en face de son avenir, mon père bien-aimé, les yeux pleins de larmes, l'a employée tout entière à me parler de l'avenir et de vous. Je sais tout à fait, maintenant pourquoi vous êtes parti. Si je vous disais que je comprends tout à fait certaines choses, je mentirais. Quel crime j'ai commis en venant au monde à droite d'un fleuve, tandis que j'aurais dû naître sur l'autre rive... C'est une chose que je n'imagine pas très clairement... N'importe. Si ce n'est pas un crime, c'est tout au moins un malheur ; je suis payée pour en être sûre.

"Naturellement, les mêmes raisons qui furent la cause de votre départ seraient, pour votre retour, une gêne. Ami, revenez sans crainte. Qu'est-ce qui vous effraye, qu'est-ce qui effraye mon père ? Que j'en arrive à vous aimer trop et que je sois... une personne fort ennuyeuse ?

"Eh bien ! je le répète, vous pouvez revenir sans scrupule et sans appréhension ; les deux périls dont je viens de parler ne sont pas à craindre. Pour commencer par le second, je ne serai jamais ennuyeuse, ce mot dit tout et vous le comprenez. Non, jamais ennuyeuse, je vous le promets, foi d'Irène d'Oberkorn ! Vous verrez. Pas ennuyeuse ; pas malheureuse non plus ; beaucoup moins, dans tous les cas, que je ne le suis à cette heure loin de vous.

"Quant à l'autre danger, il ne doit pas vous arrêter plus que celui-ci. Non ! Vous n'avez pas à craindre que mon cœur se donne à qui ne peut l'accepter, et je vais vous en dire la raison pour la première et la dernière fois de ma vie : *le mal est fait.*

"Au revoir ; à bientôt, n'est-ce pas ?

"Votre meilleure amie,

"IRÈNE D'OVERKORN."

"P.-S. — Mon père ignore que je vous écris cette petite lettre. Il me semble que ce n'est pas mal, et même que cela vaut mieux."

Maurice répondit à cette "petite lettre" par ces simples mots :

"Oui, vous êtes et vous serez toujours ma meilleure amie. Je le savais avant de partir ; je le sais mieux encore depuis que j'ai revu Paris ; je ne peux pas savoir autre chose. Dans peu de semaines je serai près de vous."

Le lendemain matin, le général disait à Cléguérec en lui rendant les lignes d'Irène qu'il venait de lire :

— Elle appelle ce cantique de jeune martyre une petite lettre ! C'est sublime tout simplement. Singulières créatures que les femmes ! Quant elles nous donnent une fleur, c'est une grâce de quoi nous devons, jusqu'à la fin de nos jours, les remercier à genoux. Mais avant tout cela, mon cher ami, je ne voudrais pas être à votre place, non, mordieu ! même en vous passant ma balle !

VIII

Cependant le séjour de Maurice dans la capitale s'écoulait sans incident sérieux et, pour tout dire, son congé, comme il l'appelait, tirait à sa fin, sans qu'il en eût joui autant qu'il l'espérait. Les plaisirs glissaient sur lui comme l'encre sur une page imbibée d'huile. Après avoir été dans le monde frénétiquement, il s'en retirait peu à peu, non qu'il n'y fût traité avec faveur ; mais, dans cette faveur même, il sentait la bienveillance voulue que l'on témoigne à l'étranger de passage, au voyageur pauvre, avec qui toute liaison plus intime est du temps perdu.

Les seules maisons qu'il fréquentait régulièrement, presque quotidiennement, celle des Montdauphin et celle du général, n'étaient pas des maisons gaies, la première surtout. Chaque semaine, il voyait cette belle jeune fille, dont il croyait con-

naître tous les chagrins, se pencher plus pensif et plus soucieux, comme une fleur dont la corolle cachée ronge le calice. Que pouvait-il faire pour lui redonner le parfum et l'éclat ? Rien ; pas même lui parler d'oubli et de résignation, puisqu'il ignorait, comme tout le monde, la rupture consommée. La seule chose qu'il pouvait tenter était de distraire Simone ; c'était avec un plaisir véritable qu'il la voyait secourir, dans leur entretien, un souci que chaque jour passé rendait plus lourd.

Chose étonnante ! Il n'y avait pas sur terre deux êtres féminins plus opposés qu'Irène et Simone. Bientôt, cependant, Maurice fut lui-même étonné de découvrir entre elles des rapports indéfinis et mystérieux, quelque chose comme l'air de famille qui se remarque entre deux sœurs, sous la dissemblance des traits. A chaque instant, les questions, les réflexions, les silences de mademoiselle de Montdauphin le faisaient retourner par la pensée, avec un tressaillement, vers mademoiselle d'Oberkorn. Quelquefois il interrompait une de ses propres phrases, croyant l'avoir déjà dite. Il l'avait dite, en effet, mais dans la Maison-Grise, deux ou trois mois plus tôt. Et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, c'était la moins rapprochée des deux figures qu'éclairaient ces réverbérations de la pensée.

Néanmoins, en parlant à Simone, Cléguérec avait, sans le savoir des intonations affectueuses qu'on ne remarquait pas chez lui quand il causait avec d'autres. Elle, de son côté, l'écoutait avec une religieuse confiance et, quand il avait promis de venir le soir, toute partie de plaisir était refusée invariablement. Alors, sous prétexte que sa mère était fatiguée, Simone faisait fermer la porte, ce qui n'empêchait pas la pauvre marquise d'être laissée sur pied jusqu'à minuit. Elle prenait part, d'abord, à la conversation, tant que sa fille et Maurice échangeaient les nouvelles mondaines. Mais bientôt, l'entretien glissait doucement vers un sujet, toujours vers le même. Peu à peu, Cléguérec, sans s'en apercevoir, continuait seul à parler. Pour être juste, c'était un plaisir de l'entendre quand il disait comme il faut plaindre, bien souvent, ceux qui ont connu un grand amour, comme il faut plaindre, surtout, ceux dont la vie restera toujours incomplète, faute de l'avoir connu.

Et lorsqu'il avoua un certain soir qu'il n'avait cependant jamais aimé ainsi, pour y éteindre une étincelle trop vive. Ce même soir, en embrassant sa fille sous ses rideaux, la marquise fut éblouie, tant la beauté de Simone resplendissait.

« Chère enfant ! pensa-t-elle. On lui aura communiqué, de là-bas, quelque chose d'heureux ! »

Un autre jour, comme Cléguérec faisait allusion à son départ pour l'Amérique fixé au mois suivant, Simone eut un mouvement nerveux qui ressemblait à de la colère. Se sentant regardée avec surprise, elle dit :

— Je ne suis pas de celles pour qui l'avenir est un sujet de conversation agréable !

Quelques minutes après, Maurice, tout attristé, prit congé de la mère et de la fille. Mademoiselle de Montdauphin avait les yeux brillants de larmes.

— Au revoir, mon seul ami ! dit-elle.

Cette parole ne resta pas longtemps sans être expliquée. Sigismond, le lendemain matin, sonna chez Cléguérec, ce qui était assez rare, malgré la communauté d'intérêts dont le lecteur est instruit. L'entretien, durant quelques minutes, battit les buissons. Versepais tourna sur Maurice, de temps à autre, des regards si étranges qu'on pouvait croire tantôt qu'il allait lui sauter au cou, tantôt qu'il allait lui mettre un pistolet sur la gorge. Il essaya successivement trois chaises différentes, dont une était déjà occupée par un chapeau ; il incendia le tapis avec un tison auquel vainement il voulait rallumer sa cigarette ; il mit dans sa poche le briquet d'argent que lui avait tendu son hôte. Enfin, de l'air aisé et satisfait d'un homme qui livre sa mâchoire au chirurgien, il commença :

— Monsieur, vous êtes le seul homme de Paris auquel je dirais ce que je vais vous dire. Je ne suis ni beau, ni brillant, ni utile, ni célèbre. Je n'ai pas de chevaux et n'entends rien

au sport. Je ne saurais pas distinguer une dame de cœur d'un valet de pique. Je porte sans illusions un titre qui est bien à moi : celui qui en a signé le parchemin est encore là pour le dire. En un mot, je n'ai rien de ce qui peut tourner la tête à une jeune fille. Mais — il y a un *mais* — les revenus de ma fortune, exclusivement en portefeuille, se sont montés l'année dernière à quatre-vingt-seize mille livres.

— Mettons cent mille, dit Cléguérec. Diantre ! mon cher monsieur, vous devez faire des économies !

— Beaucoup moins que vous le croyez. Il en coûte cher d'entrer dans le grand monde. J'ai prêté de l'argent à beaucoup d'amis, c'est à dire à des gens qui ont fait semblant de le devenir. Les quêtes, les ventes de charité, les cadeaux du jour de l'an m'ont pris une jolie somme. Et puis il y a le théâtre.

— Ah dame ! si vous abordez le monde des actrices !

— Non : c'est bien assez des spectatrices ! Quand, par hasard, une femme du monde cause devant moi de telle pièce qu'elle n'a pas vue — et c'est un hasard qui revient avec une fréquence remarquable — j'ai soin qu'elle reçoive le lendemain, coûte que coûte, la meilleure loge. Une loge, monsieur ! vous ne vous doutez pas, de ce qu'on peut se faire aimer d'une Parisienne, avec une loge !

— Cette expérience n'est pas à la portée de tout le monde, cher baron. Mais, s'il vous plaît, où voulez-vous en venir ?

— À vous démontrer, si j'avais ce bonheur, que je vaudrais mieux que mon apparence, comme parti. Or, j'avais fait un rêve tellement fou, que je ne l'ai jamais confié à personne. Vous en rirez probablement. Peut-être ferez-vous plus que d'en rire. Peut-être allez-vous d'un mot loyal le faire envoyer. Pour moi, monsieur, il n'existe au monde qu'une femme, qui vous témoigne une confiance marquée. Je parle de mademoiselle de Montdauphin.

Cléguérec regarda Versepais avec une attention qu'il n'avait pas encore mise à l'examiner. Il tira deux ou trois fois sa fine moustache, puis il répondit :

— Les rêves de ce genre ne me font jamais rire, quand ils sont racontés comme vous venez de raconter le vôtre. Mais il reste à savoir, tout d'abord, si la personne dont vous parlez est libre.

— Elle l'est, tout au moins, en ce qui concerne certain vicomte. Je vous donne la chose comme avérée. Ce jeune monsieur s'est bel et bien dérobé.

— Permettez-moi de vous dire que voilà une affirmation bien grave pour la bonne renommée d'un de mes amis.

— Hé ! monsieur, n'affirmons rien puisque la chose paraît vous déplaire. Mais alors *supposons* que mademoiselle de Montdauphin est libre... en ce qui concerne votre ami. Verriez-vous, dans votre haute loyauté, des raisons, d'autres raisons, pour me... conseiller de garder mon rêve dans ma pauvre cervelle ?

— Que voulez-vous dire ?

— Mon Dieu ! je ne puis être... qu'un pis-aller pour une femme de cette beauté et de cette naissance ; donc, si vous... aviez des motifs... personnels de croire qu'il surgira tel autre prétendant, il serait loyal de m'en avertir ; je disparaîtrais.

— Monsieur, répondit Maurice qui comprenait enfin, vous poussez le rêve un peu loin. Je suis, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, l'ami d'Alain de Lavaudieu. J'ajoute que j'ai été son confident. Parmi vingt réponses que je pourrais vous faire, c'est la meilleure.

— Alors, continua Sigismond prêt à pleurer de joie, ne vous semble-t-il pas que je puis être le réparateur de la plus insupportable des injustices du sort ! Ah ! monsieur, quand je vois d'autres femmes plus richement habillées que cette adorable créature, j'ai envie d'arracher leur robe de leurs épaules ! Quand elle passe dans son fiacre, je serre les poings et, s'il faut vous le dire, c'est ce fiacre qui m'empêche d'avoir une voiture à moi. J'en mourrais de honte. Et penser qu'il lui suffirait d'un mot ! Qu'elle le prononce. tout ce que j'ai lui appartendra, pour s'en faire belle et heureuse. Moi, je deviendrai le pauvre, nourri, vêtu, je n'ose pas ajouter : aimé par elle.

Sigismond, à mesure qu'il parlait, devenait presque beau. Il était du moins fort touchant à entendre, et Cléguérec lui dit, avec une de ces chaudes poignées de main dont il n'était pas prodigue :

—Et pourtant, il n'eût guère coûté à la Providence de faire que vous vous nommiez Alain de Lavaudieu !

—Ma foi ! monsieur, répliqua Sigismond qui ne quittait pas facilement ses idées, à tant faire, j'aimerais encore mieux m'appeler Maurice de Cléguérec.

Il avait encore le temps de voir le général avant son déjeuner. Cléguérec, sans perdre une minute, courut chez lui. La porte n'était pas fermée que M. de Berdous lui cria :

—Eh bien ! vous n'aviez pas prévu le coup ! Votre ami Lavaudieu épouse l'Américaine !

Le bruit venait du Club, où des gens bien informés avaient prétendu, la veille au soir, le tenir du comte de Lavaudieu.

—Mais, dit Maurice, à la même heure, j'étais chez mesdames de Montdauphin. Ni la mère ni la fille ne m'en ont parlé, ce qu'elles auraient fait. Car j'imagine que le sieur Alain les aurait du moins prévenues.

Mademoiselle de Berdous, appelée en conseil, déclara que son amie n'avait pas été plus explicite à son égard.

—Du reste, ajouta-t-elle en examinant l'ourlet de son mouchoir, depuis quelques semaines, elle a bien changé. Nous nous voyons moins.

—Mets ton chapeau, commande ton escorte, et va chez elle, décida le vieux guerrier.

Maurice objecta que la démarche était imprudente, soit que la nouvelle fût fautive, soit qu'étant vraie, elle fût encore ignorée.

—Alors, vous laisserez deux pauvres femmes, dont vous êtes l'ami, tenir tête à l'orage toutes seules ? Voyons, morbleu ! allez vous même, pousser la botte au père d'Alain, puisqu'on met le bruit sur son compte.

—Nous sommes brouillés, à cause du séjour de son fils à l'Hermitage. Il ne m'a pas rendu ma carte.

—Vous n'êtes plus brouillés si maître Alain capitule. Et puis, que diable ! on ne vous mangera pas.

Vers deux heures, Cléguérec sonnait chez le comte. Monsieur était sorti, mais madame faisait dire au visiteur qu'elle le recevrait avec plaisir.

—Hum ! grommela tout bas Maurice, voilà un "plaisir" qui ne marque rien de bon ; les affaires de la pauvre Simone vont mal ! Enfin, la chance me favorise en me faisant rencontrer la femme au lieu de son butor de mari !

Peut-être qu'il eût pensé tout le contraire, avec une connaissance plus approfondie des personnes.

Les Lavaudieu forment ce qu'on appelle un bon ménage, variété qu'il ne faut pas confondre avec celle, beaucoup plus rare encore, des ménages heureux. Pour ceux-ci, en effet, la réunion d'innombrables qualités est nécessaire, tandis que, pour faire "un bon ménage", il suffit souvent de la communauté de deux ou trois défauts.

La comtesse est pieuse, froide et dominatrice. Le comte est paresseux, égoïste et fatigué. Leur commun amour pour l'argent est une passion éminemment favorable aux bons ménages, car elle est incompatible avec la plupart des autres. Ce n'est pas qu'ils soient avarés, ou même par trop économes. Ils reçoivent peu, mais confortablement, et passent pour faire quelque bien aux pauvres. Quant à eux, leur vie est installée — au physique et au moral — de façon à défier le rayon de soleil en août, et le courant d'air en décembre. Connaissiez-vous le moyen de goûter ces plaisirs et de pratiquer ces vertus avec un portefeuille vide ?

Maurice ignorait, comme bien d'autres, le rôle véritable de madame de Lavaudieu dans son intérieur, car cette femme intelligente ne cesse, depuis vingt cinq ans, d'avoir à la bouche le nom de son mari. Tous les procédés rigoureux, désobligeants ou discutables, tout ce qu'elle nomme "les actes de fermeté", passent ainsi au compte d'un pauvre homme réputé généralement pour un personnage à peu près sans cœur. Du temps

qu'elle donnait le fouet à monsieur son fils, la comtesse ne manquait jamais d'ajouter, l'opération finie :

—Maintenant, va dire à ton père que tu ne le feras plus !
Vingt ans après, tant la force de l'éducation est puissante, Alain ne s'était pas encore demandé si, en définitive, c'était bien "papa" qui avait commandé le feu. A plus forte raison, ce déplacement des responsabilités abusait l'opinion de Cléguérec.

La comtesse vint à lui, les mains en avant, le regard quelque peu inquiet, mais avec un sourire voilé de sous-entendus qui disait tout ce qu'on voulait lui faire dire. Elle ne prononça d'abord que ce seul mot :

—Enfin !

Puis elle fit asseoir Maurice tout près d'elle et, comme pour expliquer cet "enfin !" par trop susceptible d'interprétations diverses, elle ajouta :

—C'était si ennuyeux, ce semblant de rupture entre nous ! Mais mon mari est une barre d'acier. Le pauvre Alain en sait quelque chose. Et dire que je n'ai pas même pu recevoir de ses nouvelles par votre bouche ! Comment l'avez-vous laissé ?

—Je l'ai laissé à New York, répondit Cléguérec, en très bonnes dispositions de corps et d'esprit.

La contrainte qu'il s'imposait pour ne pas marcher droit au but le rendait très nerveux. Il ne fut pas maître de lui à cette question que madame de Lavaudieu posa, de l'air le plus naturel du monde :

—Que pensez-vous de miss Pauwell ? Vous l'avez vue ?

—Je l'ai vue, répondit-il avec un regard qui obligea la comtesse à baisser les yeux. C'est une personne jolie, intelligente, pas plus coquette que la moyenne des héritières de la Cinquième Avenue, pas moins distinguée qu'on ne peut l'être la petite fille d'un batelier de Brooklyn. Vous ne sauriez faire un crime à une Américaine d'aimer le luxe, l'indépendance, la toilette et les exercices violents. On vous a dit, j'imagine, qu'elle est protestante ?

—Les enfants seraient catholiques, déclara la comtesse qui avait retrouvé son sang froid.

—Oh ! quant à cela, fit Cléguérec de plus en plus exalté, je n'en suis pas en peine. Les Pauwell acceptent de voir leurs petits-enfants israélites, musulmans ou bouddhistes, suivant les cas. Mais alors, madame, il faut admettre comme fondés les bruits qui circulent ?

Les yeux de la comtesse reprirent l'offensive, en même temps qu'elle répondait :

—Rien d'officiel encore. Je suppose, mon cher cousin, que vous ne seriez pas du côté de nos ennemis, si nous décidions ?

—Je serais du côté de la justice et de l'honneur. Votre fils a donné sa promesse à mademoiselle de Montdauphin. Elle est digne de lui, et leur engagement étant plus ou moins connu, cette jeune fille après une rupture, serait compromise. Elle n'a ni frère ni père pour la soutenir. Son seul tort est d'être pauvre. S'il suffit de la plaindre pour être de vos ennemis, je crains pour vous que vous n'ayez affaire à toute une armée. Pardonnez-moi cette franchise, mais la disposition à prendre parti pour les femmes est encore une qualité française, Dieu merci !

Avec le calme du joueur qui n'a qu'à montrer ses cartes pour avoir gagné, la comtesse répondit :

—Vous nous menacez de l'opinion du monde ? Voyons, mon cousin, vous ne ferez pas prendre au monde, si bête qu'il soit, la grotte de Calypso pour le rocher d'Ariane. Si vous vouliez donner à cette jeune fille le rôle de belle éplorée, il ne fallait pas la consoler si parfaitement... Oh ! Dieu du ciel ! en tout bien tout honneur ! personne n'en doute !

Maurice resta une seconde immobile, subitement calmé, considérant avec une sorte d'admiration mêlée de dégoût cette manœuvre dont il comprenait toute l'habileté profonde. Habitué aux luttes sans ruses et corps à corps contre la nature, il se sentait par trop inférieur en face de cette effroyable complication des perfidies civilisées. Mais surtout il éprouvait, avec un douloureux découragement, la crainte d'avoir contribué, sans

le savoir, à la défaite de la cause qu'il voulait soutenir. Tout d'abord il essaya d'opposer la moquerie.

—Voici la première fois que je m'entends attribuer ce rôle de consolateur, pour lequel je ne sens mal fait, dit-il. Permettez-moi de rire de cette idée.

—Je vous le permets, monsieur, d'autant plus que vous serez le seul à en rire... dans quelques temps.

—Madame, fit Cléguérec en se levant, jusqu'ici je ne croyais pas qu'une créature humaine, homme ou femme, aurait jamais besoin qu'on la consolât d'avoir compté sur la parole du vicomte de Lavaudieu ! Vous semblez me donner à entendre que je me suis trompé ? Ce n'est pas pour moi que je regrette mon erreur. Mademoiselle de Montdauphin sait comme tout le monde que je serai sur l'Atlantique dans quinze jours. Ce n'est donc pas moi qui la consolerais d'être abandonnée par votre fils ; mais je vous jure qu'elle n'aurait pas besoin d'être consolée... si elle pensait ce que je pense.

—Vraiment ? demande la comtesse avec un ricinement plein d'impertinence.

—Oui, madame, *vraiment*, et je vous plains d'être obligée de reconnaître en vous même que j'ai raison.

A ces mots, il prit congé et rentra chez lui, la conscience moins calme qu'il n'en avait l'air, se disant qu'après tout, depuis un mois, il était peut-être allé un peu trop souvent chez madame Montdauphin.

—Enfin, pensa-t-il, je n'y retournerai plus qu'une seule fois, pour mes adieux. C'est le meilleur moyen de faire tomber ces bruits absurdes.

En cela il se trompait. Sur l'océan parisien comme sur l'océan du bon Dieu, il faut plus d'une heure au vent pour creuser la houle, et c'est parfois quand la brise a faibli que l'agitation des flots est à son comble. Que d'intrigues mondaines ont duré des mois sans être soupçonnées ! Avec le temps, l'amour a déployé, pour fuir, ses ailes légères. Et c'est au moment où les amoureux, passés sous d'autres lois, font peut-être un détour pour ne se point croiser dans la rue, c'est alors que les noms des coupables sont unis dans toutes les bouches. "Par-tout on les rencontre ensemble ! Ils ne se quittent pas !..."

Quand Maurice ne rencontra plus mademoiselle de Montdauphin dans les salons fermés par les jours saints et n'alla plus chez sa mère, le monde s'avisa qu'ils passaient leur vie côte à côte. Ainsi aux premiers chuchotements du mariage d'Alain avec une Américaine, l'opinion se montra moins sévère pour les Lavaudieu que ne l'avait prédit Cléguérec. Mademoiselle de Montdauphin, loin d'être plainte par les hommes en eut contre elle un grand nombre, non seulement parce qu'elle avait, au dire du monde, trahi le vicomte, mais surtout parce qu'elle l'avait trahi avant le mariage. L'infidélité est

une vilonie quand elle précède le sacrement, une élégante pécadille quand elle suit.

Les jeunes gens condamnaient Simone sans passion mais appel, avec ce bon sens vainqueur dont leurs paroles et leurs actions sont aujourd'hui empreintes. Ils disaient :

—Qu'est-ce qu'elle veut ? Aller en Amérique avec le beau Cléguérec qui n'a pas le sou ? Mieux valait faire le voyage—puisque'elle n'a pas pour de le faire—avec Lavaudieu, quo son père, quoi qu'on dise, n'aurait pas laissé là bas éternellement.

Les hommes mûrs s'extasiaient sur la chance de ce père, et même sur son habileté. Un peu plus on l'aurait vanté d'avoir su faire venir Maurice de sa Prairie, tout exprès pour tirer la famille d'embaras.

Quant à Sigismond, c'était plaisir de l'entendre. Depuis son explication avec Cléguérec, sûr que le champ était libre de ce côté, il avait arboré intrépidement les couleurs de la belle Simone.

—En vérité, disait-il, on se moque du public. Monsieur le vicomte de Lavaudieu se dérobe à ses engagements ; c'est son affaire ; il n'est pas le premier. Ce qui est nouveau, c'est, pour le débiteur qui laisse protester son billet, d'exiger que le créancier soit mis en faillite.

Il n'en fallait pas plus pour créer, en faveur de Simone, un léger contre-courant. Si ce défenseur avait compté seulement le double de générations de noblesse (c'est-à-dire deux), Alain et sa famille auraient eu la partie moins belle dans leur monde. Malgré tout, le comte de Lavaudieu eut les oreilles chatouillées, prit de l'humeur, lâcha des propos désobligeants qui, bien entendu, furent religieusement rapportés à Verse-pais. Le jeune baron parla tout aussitôt de sang et de massacre. L'amour, la haine, la colère, faisaient bouillonner son ardeur et le rendaient superbe. Maurice, le seul qui ne pût rien dire au milieu de tout ce bruit, eut toutes les peines du monde à calmer le champion de Simone.

—Quoi ! lui répondit Sigismond, vous restez de sang-froid en face de ces infamies, de ces injustices, dont il semble que tout le monde veuille avoir sa part !

—Je reste si peu de sang-froid, dit Cléguérec, que je voudrais déjà être loin, ne pouvant faire que du mal par ma présence.

Madame de Lavaudieu, pendant ce temps-là, mettait habituellement les riens de son côté, par un mot :

—Ce qui me rassure, c'est que nous entrons dans les jours saints. Il doit y avoir la trêve des confiseurs pour les œufs de Pâques aussi bien que pour les marrons glacés du jour de l'an !

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

La 3ème série a pour titre : L'AMOUR A L'AMÉRICAIN.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00
Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel..... 40c.
Poésies de Lamartine, J. Barroilhet..... 60
Heures de Réverie, L. Gastinel..... 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski
Portrait, M. de Barrival
Paquerette, C. Michaud
La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
Goutte de Rosée, A. Boieldieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand
L'Alcyon, Victor Massé
Le Jeune Poète, A. de Longperior
La Louange de Sylvie, Emile Durand
Reines des Fleurs, A. Reichardt
L'Etoile du Matin, P. Soulié
Le Vieux Chêne, F. Godefroid
Doux Rêve, D. F. E. Auber
Le Rêve Etillé, Emile Durand
Yvonne au Cœur de Marbo, Bazzoni
Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès
Un Rêve de Carnaval, V. Mela
La Jonque des Amants, A. Gouzien
Nanette, Victor Massé
Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
Chanson de la Réverie, A. Kettous
Chanson Gaëlique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé
Aubade, Victor Hugo
Pensée à Moi, L. M. Gottschalk
Mourir ou se Vanger, M. Am. Busion
Chemin Faisant, E. Boulanger
La Belle Toscane, L. Gordiniani
Un Premier Amour, F. Bérat
Le Reveil de l'Italie, T. Ritter
La Pauvre Marie, A. Barbier
Mandoline, Victor Massé
L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann
Frère et Sœur, Henri Pottier
La Jeune Fille et l'Echo, L. Gaillard
O Salutaris, A. de L. Grimoard
6 Mélodies, C. M. de Weber.
Le Palanquin, Emile Durand
Une Nuit de Mai, J. J. Massot

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

Manfan la Tulipe, L. Varney
 Fanfroluche, L. Sorpette
 Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
 La Fête Dieu, F. Boissière
 Les Petits Mousquetaires, L. Varney
 Le Roi Carotte, J. Offenbach
 Le Tour du Monde, F. Boissière
 Chanson de la C. rquo, Hervé
 Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
 L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
 Le Père la Mino, G. Chénoué

MENUETS

Souvenirs de la Marquise, par R. Lottéro... 20c.
 Menuet Favori, par Mozart..... 20
 Célèbre Menuet, par Boccherini..... 25
 Menuet, (composé en dormant) Bach..... 10
 Petit Menuet Julio Amotony..... 15
 Menuet sentimental, Chas. Neustedt..... 20
 Menuet Favori, E. Nollet..... 20

MARCHES

Petite marche Fantaisiste, par René Lottéro 15c.
 Marche Funèbre, par Chopin..... 25
 Bagatelles, par Mathieu-Manliangis..... 20
 La Marche du Régiment, Carman..... 15
 Marche Funèbre, Chopin..... 20
 Défilé de Cavalierio, par G. Michouz..... 25

GALOPS

For Ever, (Brillant) par L. Ducollet..... 25c.
 Ventre-à-Terre, par P. Chardon..... 25

VALSES

Valses Célèbres, par Beethoven..... 35c.
 Exposition Paris, par Félix Gillès..... 15
 Edison, par A. de la Gravollère..... 30
 Eiffel, par Jules Vasseur..... 25
 Valse Caprice, Marius Carman..... 20
 Valse No. 1, F. Chopin..... 20
 Blanches Colombes, par B. T. Missler..... 20
 Yvonne, par G. Michouz..... 25
 L'Esquif, par Flamminio..... 25
 Valse Célèbre, par F. Chopin..... 30
 Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bounaud
 souvenir du Prator, (Valse viennoise) par
 B. T. Missler..... 35
 Flots argentés, (Grande valse) par A. Coedès..... 35
 Dans les Lilas, par J. Desmarquoy..... 35
 Révo d'Azur, par Gustavo David..... 35
 Ciel Etouffé, par Gustavo David..... 35
 Po à les Belles Personnes, par Alfred Guillot
 Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par
 Arthur David..... 35
 L'Éclat de rire " " par Anatole Lantelmo..... 35
 Belle de Nuit, par C. Blancard..... 35
 Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré..... 35
 Fleur de Neige, par Noel Stalars..... 35
 Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel..... 40
 Solidarité, par E. Deransart..... 40
 Perle d'Asie, par P. Rupès..... 50

POLKA

Victoria, par Louise Springael..... 20c.
 La Tour Eiffel, par G. Strauss..... 25
 Le Pays des Fées, par G. Florentino..... 25
 Pantins et Nicollés, par Ch. Merolly..... 20
 Récit et P. D. Potes..... 25
 Le chant du Ruisseau, par L. Dessaux..... 15
 Babé Polka, par L. Barinçon..... 15
 Alice do par J. Desmarquoy..... 25
 Polka des Chiens, par F. Léon..... 25
 Sons Dessus Dessous, par C. Fagès..... 25
 Polka des Etouffés, par P. Sauvères..... 25
 Polka des Fauvettes, par A. d'Hack..... 30
 Polka Marcho, par P. Fauchoy..... 30
 Patati-Patata, par C. Fagès..... 35
 Polka des Zébres, par Flamminio..... 35
 Briso de Mier, (4 mains) par B. T. Missler..... 40

QUADRILLES

Les Lanciers, (le vrai quadrille) par C. Fangier 25c.
 Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par
 Léon Dufils..... 25
 Saut-à-Mouton, (brillant) par C. Moyer..... 25
 La chasse au Marl, par Flamminio..... 25

MAZURKA

Helena, par E. Provinciali..... 25c.
 Célèbre Mazurka, par Chopin..... 25
 Première Mazurka de salon, par M. Jallion..... 30
 Volupté, par F. Poncet..... 30

WALTZES

Cagliostro, Straus..... 20c.
 Vienna Children, Straus..... 20
 Boccacio, Suppo..... 10
 Flowers of Spring, Reissiger..... 10
 Perl, C. d'Albert..... 10
 Estimation, Léon..... 10
 Lallah, Amanda Kennedy..... 10
 Little Daisy, Richard Stahl..... 10

POLKA MAZURKA

Loup es-tu, par A. de Verville..... 20c.
 Alsaco Lorraino, par Emilio Dameron..... 25
 Brin d'horbo, par J. Demarquoy..... 25
 L'Indicéto, par Gustavo David..... 35
 Miss Mary, par E. Daniel..... 35

POUR LE BANJO @ 10 CTS

Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert
 Black Tulp, F. H. Gruendler

SCHOTTISCHES @ 10 CTS

Ella, F. Livingston
 Manola, Woodlawn
 All around the world, Warren

MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, etc.

Espanola, par A. Decq..... 20c.
 Heures de Solitude, par A. Manceau..... 40
 Rondo, par Mozart..... 20
 Prélude, par Georges Zisso..... 15
 La Pyrrhique, par G. Schmitt..... 15
 Gavotte, par Bach..... 15
 Boléro de la Gaza Ladrá, par Rossini..... 20
 Ballet, par Gluck..... 10
 Scherzo, par Beethoven..... 35
 Quasi una Fantasia, par Beethoven..... 20
 Barcarolle, par Mendelssohn..... 30
 Caquetage, par E. Cazanovo..... 35
 2de Polonaise, par F. Guzman..... 50
 Sérénade du Gondolier, par E. Cazanovo..... 35
 Un Révo d'Amour, C. de Bernardi..... 30
 Romance sans Paroles, par Mendelssohn..... 15
 Les Jeunes Atheniennes, par Sacchini..... 15
 Sauto ma Gazelle, par Henry Duvernoy..... 20
 Sérénade, par Schubert..... 20
 La Fruite..... 20
 L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq..... 35
 Bravoura, (Gavotte) par Désiré Heynberg..... 40
 Pastorale, par Georges Schmitt..... 25
 3me Nocturne, par Field..... 20
 Sérénade de Don Juan, par Mozart..... 20
 3me Nocturne, par Chopin..... 25
 Aubade, par Schubert..... 20
 3me Polonaise, par Chopin..... 25
 Prem er Prélude, par Bach..... 25
 Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini..... 25
 Vieille Chanson, par Ch. Neustedt..... 25
 Appassionata, par Julien Quignard..... 35
 Castor et Pollux, par Itameau..... 10
 2me Nocturne, par Chopin..... 25
 Romance sans Paroles, par L. Ratz..... 25
 Le Polichinelle, G. Garibaldi..... 15
 Le Tambour..... 15
 Le Fife..... 15
 Le Pistolet..... 15
 Le Pantin..... 15
 Chansons d'autre-fois, M. Carman..... 15
 Danse du XVIIIe siècle..... 15
 Fête Bretonne..... 15
 Menuetto Capricioso..... 15
 Schorzottino..... 15
 Feuille d'Album, Jules Schulhoff..... 15
 Don Juan, J. Rummel..... 20
 Belisario..... 20
 Flute Enchantée..... 20
 Solitude..... 20
 Troisième Idylle, Chas. Neustedt..... 20
 Berceuse, J. O'Kelly..... 20
 L'Automne, Méc. Decourcello..... 20
 Dors, Cher Amour, (Berceuse) par G. Ehrman..... 20
 Dernière Pensée, par Weber..... 20
 Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart..... 25
 Prière de Moïse, par Rossini..... 25
 L'Adieu, par R. Schumann..... 25
 Le Printemps, (Romance sans paroles) Men-
 delsohn..... 40
 Dans les Etouffés, par Ch. Lecocq..... 35

DUOS @ 10 CTS

Beauties of Paradise, Snow
 Valse Mignonne do
 Quadrille do
 See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
 Parado March, Josef Low
 Stéphanie, G. E. Jackson
 Caprice Menuet, R. de Vilbac
 Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
 Friendly Pastime, Farmer

POLKA @ 10 CTS

Always Gallant, P. Fahrback
 Farwell, T. H. Klein
 Fun of the Roller Skates, F. A. Jowell
 The Little Bell, Hamilton
 Starry Eyes, F. A. Jowell
 Fleurette, L. Gobbaerts
 Adrienne, Amanda Kennedy
 Addie, Sampson
 The Sailor Boy, Jowell
 Bella Bocca, Waldtoufel
 St. Botolph, N. K. Bacon
 Tulp, H. Lichner

QUICKSTEP @ 10 CTS

Wood-Up, J. Holoway

MAZURKA @ 10 CTS

Self Reliance, E. J. Steward

POLKA MAZURKA @ 10 CTS

Palmetto, Ethridgo

GALOP @ 10 CTS

Morea, Amanda Kennedy
 Dancing on Our Yacht, Peller
 Galop, E. Audran
 Light Baggage, Piefko
 Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

A Strange Country, G. Lango
 Sensioro Dreams, Wolf
 Carnation, H. Lichner
 Chimes of Normandy, Young
 Organ Voluntary, Rink
 Caprice de Grehg, (Gavotte) Lou Dinsmore
 Franmerel, Shumann
 Holiday Morning, Hiltz
 Lohengrin, Loybach
 Mexican Serenade, Otto Langoy
 Pizzicati from Sylvia, Leo Delibes
 The Maid from the Highlands, Lango
 Candor, Heller
 Last Rose of Summer, G. E. Jackson
 Only in Fun, Morley

MARCHES @ 10 CTS

Amazon, Michaels
 Funeral March, T. H. Klein
 Sullivan's Grand March, Bowen
 Strogoff, M. Strogoff
 Wedding, Mendelssohn
 White Elephant, J. W. Wheeler
 Watch on the Rhine, Herman
 Fatinitza, Suppo
 Feufels, do
 Minnehaha, F. A. Jowell
 Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
 Jansen, Amanda Kennedy
 Jumbo, V. D. Dyrgert
 Jolly Tar, Moul
 Beggar Student, C. Millocker

CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS

Thou art gone from my gaze, by G. Linley
 The Blue and the Gray, by F. M. Finch
 The Golden Shore, by A. S. Gatty
 The Robin Redbreast, by Lovey
 The Dot upon the I, by J. Albert Snow
 The Bridge, by Carow
 The North Wind, by Gatty
 The Dream of a Violet, by Roedel
 The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
 The Man and the Bee, by C. F. Horn
 The Clang of the Wooden Shoon, by J. L. Molloy
 The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz
 What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper
 When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt
 When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert
 Watchman, tell us of the Night, by Gounod
 Annie O' the Banks O' Dee, by S. Glover
 You never miss the water till the well runs dry,
 A Summer shower, by Marzials [by Howard
 A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana
 By the Blue Sea, by Smart
 Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall
 Como Ye Disconsolate, by L. Dutton
 Call me Thine Own, by Halevy
 Cradle Song, by Mendelssohn
 A Christmas Carol, by J. H. Snow
 Coming thro' the Rye, by Scotch
 Fading, by C. H. Gabriel
 For He's gone and married Yum-Yum
 Good Night, by Clendon
 Good bye, dear love, by Pinsuti
 Home, sweet home, by Bishop
 How ara you, by J. H. Snow
 Heart Whispers, by Abt
 Home so Blest, by F. Abt
 Harp of the Winds, by Abt
 It never comes again, by R. Stahl
 I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo
 I wander'd by the Brook side, by James Hino
 Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger
 Janet's Choice, by Claribel
 Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
 Land of Rest, by Pinsuti
 My Mind and Heart, F. Van Beck
 My love beyond the Sea, by Sullivan
 See how it Sparkles, by Lecocq
 Shedding tears o'er Mother's grave, by R.W.
 Sing her, the merry Maiden and the Tar,
 Swell Song, by H. C. Talbert [by Sullivan
 Scenes that are Brightest, by Wallace
 Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
 Remember your Mother, by M. Hennessy
 Pity the Poor, by J. J. Sawyer
 Pity Me, by J. T. Patterson
 Out on the Rocks, by Dolby
 Oft in the Silly Night, by T. Moore
 One of the Finest, by Gus Williams
 Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan
 Other Days, by W. M. Donnelly
 Over the Garden Wall, by Harry Hunter
 Only the Night Wind Sighs Alone, by Sulliva

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.
Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

"LE SAMEDI"

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT. UN AN, \$2.50, SIX MOIS, \$1.25.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU & CIE.

Fermiers de la circulation.

516 RUE CRAIG, Montréal.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. seulement 15 c.

17 c. - par la poste - 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix.
Prix réduit de 69 à 49 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 Cts.

Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig,



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE

Désirez-vous un emploi quelconque?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE PAR JOUR POUR LA SEMAINE FINIS-
SANT LE 26 AOUT 1893,

31,016

Bureaux

71 et 71a Rue Saint-Jacques, Montréal.